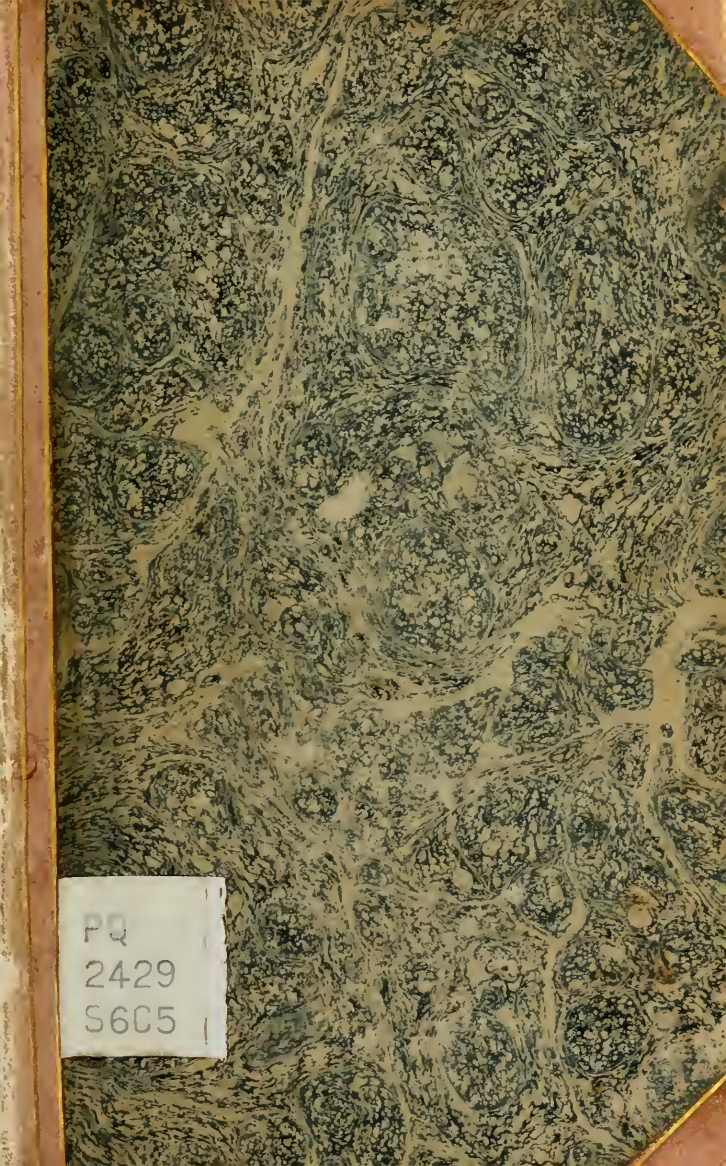
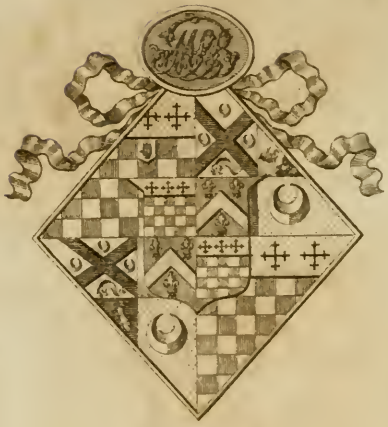

PQ
2429
S6C5

Adèle FILLEUL Baronne de
Souza

Marbre I 570



Margaret Smith Burgis.

Collection

CHARLES

ET

MARIE.

Par l'auteur d'ADÈLE DE SENANGE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN X — 1802.

PQ
2409
S6C5

CHARLES LENOX

A SON AMI.

J'ai suivi votre conseil, et chaque jour je me suis rendu compte des différens sentimens qui m'ont agité. Je pensois que vous liriez ce journal, et me disois : Mon ami sera pour moi une seconde conscience ; je m'adresserai à lui ou me parlerai à moi-même avec une égale sincérité.

T'is greatly wise to talk with our past hours:
Ther answers form what men experience call.

YOUNG.

Combien j'ai été affligé en voyant que la plus grande partie de mes jours a été vide d'intérêt ! Ils m'ont

rappelé l'étonnement d'un de nos philosophes à la vue de ces nombreuses épitaphes où la date de la naissance et celle de la mort composent toute l'histoire d'un homme. J'ai donc supprimé dans mon journal ces heures que rien n'a remplies, ces jours commencés et finis sans laisser un souvenir. Je ne vous confie de ma vie que ce qui peut exciter ou des retours consolans sur moi-même, ou des regrets tardifs, mais d'où naissent des résolutions généreuses.

CHARLES

ET

MARIE.

10 juin.

J'ÉTOIS à Oxford; je venois d'avoir vingt ans, et je célébrois le jour de ma naissance avec plusieurs de mes compagnons d'étude, lorsqu'on est venu m'apporter une lettre qui m'annonçoit la maladie de ma mère et son extrême danger. Je suis parti aussi-tôt; l'inquiétude, le trouble qui m'ont agité pendant ma route ne peuvent s'exprimer. Arrivé près du

château de mon père, j'osois à peine lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ce tableau de deuil qui avertit qu'un des maîtres de la maison n'est plus *. Hélas! il a frappé mes regards; je regardois ce tableau, et m'écriois involontairement: — Ma mère, ma mère, c'est donc fini sans retour, rien ne vous rendra jamais à ma tendresse; j'aurai beau vous chercher, vous desirer, je ne vous trouverai plus. — Je suis descendu de voiture; je souffrois trop renfermé dans ce petit espace; le repos, le calme qu'il m'y falloit supporter, me livroit trop à l'agitation de mon ame. Je me suis hâté de marcher vers la maison; je suis entré dans la chambre de mon

* En Angleterre, à la mort d'une personne distinguée par sa naissance, on met sur la façade de sa maison le tableau de ses armoiries entouré d'un cadre noir.

vieux père : il a étendu ses bras vers moi, m'a serré contre son cœur ; une larme s'est échappée de ses yeux ; elle est tombée sur ma main. Je sens encore cette larme sur ma main ; elle me rappelle mon père accablé, foible et malheureux. Mon père ! vous qui aviez toujours été l'arbitre de mon sort, que je souffris lorsque je vous vis une première douleur ! J'ai voulu lui parler, essayer de lui donner des consolations. Sa voix s'est baissée involontairement lorsqu'il m'a rendu compte de la maladie, et de la fin de ma mère. A peine pouvois-je l'entendre ; ses sanglots étoient étouffés, ses mots interrompus ; mais quand il a voulu me faire juger l'étendue de la perte que nous avions faite, sa voix s'est élevée sans qu'il s'en apperçût. Ses yeux s'animoient à mesure qu'il faisoit l'éloge de ma mère. Espéroit-il parvenir encore jusqu'à celle

qu'il avoit perdue? O ma mère, puissiez-vous avoir entendu ces dernières expressions de son amour!

11 juin.

AUJOURD'HUI en entrant pour dîner, j'ai détourné les yeux de la place que ma mère occupoit au haut de la table. J'éprouvois un sentiment de peine très-vif à voir pour la première fois cette place remplie par un autre. Je voudrois qu'une sorte de respect fît conserver long-temps les habitudes, les goûts de ceux qui nous étoient chers; qu'on leur succédât pour ainsi dire graduellement, et qu'au moins, quand leur souvenir frappe davantage, les yeux retrouvent quelques traces de leur séjour dans leur maison. Je ne sais si mon père a été saisi des mêmes sentimens; mais il a détourné aussi ses regards, et est allé

prendre sa chaise accoutumée. « Mon fils, » m'a-t-il dit, laissons cette place vide » jusqu'au jour où votre femme l'occu- » pera : alors je vous donnerai la mienne » aussi ; ma fortune deviendra la vôtre ; » vous n'hériterez point d'un père, vous » partagerez avec un ami. Avant de mou- » rir, je vous verrai agir comme chef de » notre famille ; avant de mourir, je pour- » rai juger quel sera votre avenir quand » j'aurai quitté la vie ».

Pendant qu'il parloit, mon cœur faisoit le serment de ne jamais oublier tant de bonté.

15 juin.

Ce matin je suis descendu dans les jardins que ma mère aimoit. Combien de pensées tristes et douces m'ont occupé! Chaque pas, chaque arbre me rappeloit mon heureuse enfance. Les soins de ma mère se mêlent tellement avec le commencement de ma vie, que j'ignore à quelle époque, de quel jour, dater un souvenir où le sien ne vienne pas se confondre. Ma mère et moi, moi et ma mère, voilà tout ce qui a rempli mes jeunes années.

O vous, tendres affections de l'ame qu'elle chercha toujours à m'inspirer; pitié géné-

reuse, sacrifice de soi-même, conduisez-moi à travers la vie pour deviner et secourir le malheur ; larmes d'attendrissement et de reconnoissance, ne m'abandonnez pas, mais ne vous montrez pas ! les hommes vous ont nommé foiblesse.

24 juin.

Mon père s'étant retiré hier de bonne heure, je suis sorti dans la campagne. Sans projet, sans réflexion, j'ai suivi le cours d'une petite rivière, qui m'a conduit à un parc charmant. J'y suis entré; la lune m'éclairoit; jamais le ciel ne m'avoit paru aussi brillant; l'air étoit embaumé par les fleurs, et quelquefois je m'arrêtois pour aspirer leur parfum : souvent aussi je regardois ce beau ciel, pour mieux jouir de l'émotion que j'éprouvois. J'ai entendu dans le lointain les sons interrompus d'une romance plaintive ; je me suis approché sans bruit de la cabane d'où venoient ces accens doux et tendres. Appuyé contre un arbre,

je n'osois faire un mouvement. Ne connoissant rien de ce qui m'environnoit ; n'entendant que le son de cette voix inconnue aussi, mais qui sembloit venir du ciel ou devoir y pénétrer, je sentois un charme que je ne puis définir ; et j'oubliois le reste du monde, et moi-même. Cette voix s'est interrompue, et à l'instant plusieurs personnes ont loué vivement celle qui venoit de chanter. Alors toute mon illusion a cessé ; ces applaudissemens m'ont troublé. Je ne sais si celle à qui j'avois dû tant de douces impressions, m'avoit inspiré trop d'intérêt, mais j'éprouvois de l'humeur contre elle ; je me la représentois flattée de briller : c'est à force d'art, me disois-je, qu'elle a trouvé ces notes sensibles, qu'elle a surpris mon cœur sans défense. Je m'éloignois à grands pas de cette cabane, et cependant un senti-

ment imperceptible me faisoit trouver une sorte de douceur à n'avoir pas vu cette femme. Peut-être la rencontrerai-je dans le monde sans la deviner; peut-être charmera-t-elle de nouveau mon esprit et mon cœur, sans me rappeler ces applaudissemens que j'entends encore. Qu'elle ne chante plus, mais qu'elle me parle; sa voix doit être bien douce!

Il y a près de la cabane où elle s'étoit retirée un rosier couvert de fleurs; j'en avois pris une, que, sans m'en rendre raison, je sentois avec délices toutes les fois que des sons plus sensibles excitoient davantage mon émotion. En rentrant dans ma chambre, la lumière me fit apercevoir que j'avois conservé cette rose; elle ne me plaisoit plus : je la jetai sur ma table et me couchai. Ce matin, à mon

réveil, elle étoit fanée ; je commençois à la regretter. Je suis descendu dans le jardin de mon père ; il y a beaucoup de rosiers : je ne sais pourquoi ce grand nombre de fleurs réunies m'a donné encore de l'humeur. Enfin j'ai apperçu une rose isolée, solitaire ; elle m'en a paru plus belle. Je l'ai cueillie, l'ai respirée : je recherchois les sensations que celle de la veille m'avoit fait éprouver ; elle me les a rappelées sans me les rendre. Il faisoit grand jour ; j'étois seul ; ce n'étoit plus qu'une rose.

25 juin.

Il m'est resté de la soirée d'hier une sorte de trouble que je ne puis définir. Aujourd'hui me promenant seul, je me plaisois à créer une ame et une figure enchanteresse à cette voix qui étoit venue se placer entre le ciel et moi. Cependant en recherchant toutes mes impressions, j'ai cru trouver que si cette femme eût chanté un air gai ou vif, je ne l'aurois entendu que comme un bruit importun qui venoit troubler ma rêverie. Il me semble que la joie a besoin de l'éclat du jour; qu'il faut, pour ainsi dire, voir la gaîté pour la partager : tandis qu'hier, la solitude, le silence de la nuit, la clarté incertaine de la lune,

m'avoient disposé à la mélancolie. Déjà, ému, ces sons plaintifs m'ont fait aisément croire à l'amour, plaindre ses maux, et cependant desirer d'aimer.

1er juillet.

TOUJOURS involontairement occupé de cette femme, sans oser parler d'elle à mon père, je lui ai rendu compte de ma promenade dans le parc inconnu. La petite rivière qui y conduit, cette profusion de fleurs, la cabane où je me suis arrêté, tout lui a fait juger qu'il appartient à lord Seymour, chez lequel il a toujours eu l'intention de me mener. Aujourd'hui après dîner, il a demandé ses chevaux, et nous sommes partis pour faire cette visite.

Que de sentimens divers m'ont agité pendant le chemin! — Qui sait, me disois-je, si cette voix n'est pas celle d'une

femme dont le séjour n'étoit que momentané dans cette maison ? J'ai toujours redouté les nouvelles connoissances, et je m'empresse d'aller chez lord Seymour, que je n'ai jamais vu ! Pourquoi ? pour rencontrer une personne que peut-être je ne trouverai plus. Cette crainte m'agitoit, me poursuivoit, lorsqu'une voix secrète m'a crié : — Insensé! tu serois bien heureux de ne pas la voir aujourd'hui ; au moins tu la chercherois demain avec l'espérance de la trouver telle que tu la desires : si cette femme étoit laide ! — Laide ! non, non, pas même une figure ordinaire. — Aussi-tôt je me l'imaginois parée de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, mais avec l'art d'une coquette. Comment, moi, qui croyois n'avoir jamais remarqué la parure d'aucune femme, avois-je ainsi présentes toutes les exagé-

rations de la mode? — Mon père me parloit, je l'entendois à peine; ses regards surpris ont augmenté mon embarras; mais nous arrivions, et il n'a pas eu le temps de me faire des questions auxquelles j'aurois été bien embarrassé de répondre.

Lord Seymour est venu au-devant de nous. Après les complimens d'usage, il nous a conduits dans le salon, et m'a présenté à sa famille. — Je ne saurois peindre l'inquiétude secrète qui me faisoit tenir les yeux baissés, dans la crainte de ne pas trouver celle que mon cœur cherchoit. Dès que j'ai osé regarder les filles de lord Seymour, il ne m'est plus resté d'incertitude.

Je veux placer cette famille dans l'ordre où elle étoit assise. Près de la cheminée à

droite étoit lady Seymour. Elle paroît succomber sous une maladie lente. Ses souffrances n'altèrent ni la douceur, ni la régularité de ses traits. Sa foiblesse, l'attention que l'on est forcé d'avoir pour l'entendre, ajoutent encore une sorte de charme à la bienveillance de ses expressions. Marie, sa troisième fille, étoit près d'elle. Jamais on n'a plus ressemblé à sa mère ; mais comme la timidité l'empêche de parler, ses beaux yeux seulement cherchent les vôtres quand vous avez dit une chose qui lui a plu : et si un mot, un oubli, lui paroissent inconvenables, elle ne s'en rapporte plus à elle ; ses regards demandent à sa mère si elle a raison d'être mécontente.

Marie, j'ignore si c'est vous dont la voix m'a touché ; je n'ai même plus le desir de

m'en instruire. Je ne sais si je voudrois vous trouver ces talens enchanteurs ; j'ai besoin de vous aimer, je craindrois d'être séduit. Marie, je vous aime de tout l'amour que vous portez à votre mère ; je vous aime encore de tous les défauts de vos sœurs ; chacune de leurs prétentions fait ressortir vos qualités : je vous aime pour cette réserve, ce silence, qui semblent promettre à un seul la connoissance de votre cœur. Marie, j'ignore si vous êtes riche, et je suis sûr que vous êtes bienfaisante. Si le pauvre ne prononce pas votre nom avec amour, avec reconnoissance, mon cœur reviendra d'un long rêve.

Lord Seymour étoit étendu dans un grand fauteuil, à gauche de la cheminée ; deux gros chiens dormoient à ses pieds ; il

les réveilloit ou par des caresses, ou par des injures, car il s'en occupoit sans cesse. Miss Sara, sa fille aînée, a paru en habit de cheval. Elle a pris le parti d'être sémillante et gaie ; aussi rit-elle toujours sans raison, comme elle s'agite sans motif. Je lui ai été présenté. Elle m'a demandé si j'aimois les chiens, les chevaux, et m'a compté parmi ses compagnons de chasse, sans daigner s'informer si je pouvois la suivre. Marie ne prenoit aucune part à ces arrangemens. J'ai osé lui demander, mais mon cœur ne doutoit point de sa réponse, si elle partageoit ces plaisirs. Sara m'a répondu d'un air moqueur : « Marie ne dé» passe jamais l'ombre de la maison ». — « Oui, a repris lady Seymour, elle reste » près de moi ; elle prête à ma foiblesse » l'appui que je donnois à son enfance ». — Marie a levé les yeux au ciel, et les a

baissés aussi-tôt sur son ouvrage. — Je vous entends, Marie, c'est au ciel que vous reportiez ce bien si pur, la reconnoissance d'une mère ! Mais ces yeux baissés m'apprennent aussi combien votre ame sensible craint de blesser vos sœurs.

Miss Sara caressoit les chiens de son père. Lord Seymour regardoit sa femme d'un air mécontent. On est tombé dans un silence qui n'a été interrompu que par l'arrivée de miss Indiana, sœur de lord Seymour, et de miss Eudoxie, sa seconde fille. J'ai été présenté à ces dames. Elles ont fait peu d'attention à moi jusqu'à l'instant où mon père a dit que j'arrivois d'Oxford. — « Dieu ! s'est écriée miss Eudoxie, » vous devez bien regretter une ville qui » renferme tant de savans ! Les livres seuls » peuvent remplacer leur conversation ».

— L'embarras de Marie, l'inquiétude de lady Seymour, m'ont prouvé combien cette ridicule prétention les affligeoit; aussi ai-je répondu sèchement à miss Eudoxie, que les savans cherchoient quelquefois dans la conversation à oublier leurs livres. — Elle a regardé sa tante avec un air de surprise et de dédain qui m'étoit destiné, et m'a fait plusieurs questions qui auroient mieux convenu à une femme qu'à moi : cette petite vengeance m'a amusé.

Le soir, tous les demi-savans des environs sont venus faire leur cour à miss Eudoxie. Marie a fait le thé. Par quel amour-propre desire-t-on pour celle qu'on préfère, des suffrages que l'on dédaigneroit pour soi? Je souffrois d'entendre ces beaux-esprits ne jamais adresser la parole à Marie que pour lui donner la peine de les servir :

ils blessoient mon sentiment, et n'auroient pu décider mon opinion.

Lord Seymour et Sara sont sortis; lady Seymour m'a fait approcher d'elle. Avec quel respect, quel regret, elle m'a parlé de mon excellente mère! A chacune de ses paroles, Marie soupiroit, regardoit alternativement sa mère, moi, mon grand deuil; et une douce et consolante pitié régnoit sur son visage. Marie, j'aurois aimé à vous confier mes peines; mais je sentois encore que si j'en dois éprouver à l'avenir, c'est près de vous que je voudrois passer le temps du malheur.

A mesure que lady Seymour s'occupoit de moi davantage, miss Indiana, miss Eudoxie me traitoient avec plus de politesse, mais aussi avec une humeur mar-

quée. Elles ont même fini par me parler sans cesse. La bonne et souffrante lady Seymour ne pouvant supporter tant de bruit, a demandé la permission de se retirer. A l'instant Marie a donné le bras à sa mère, et s'est éloignée. A l'instant ce salon m'a paru désert, cette conversation insupportable. J'ai entraîné mon père, et me suis échappé avec la joie et l'impatience d'un enfant.

8 juillet.

HIER matin je reçus une invitation de lord Seymour et de miss Sara, pour me rendre aussi-tôt à une partie de chasse, qu'ils assuroient devoir être charmante. La certitude que Marie n'y paroîtroit point; l'idée de m'y trouver sans elle, me contrarioient: mais je sentois aussi qu'un refus déplairoit à lord Seymour et à sa fille chérie. D'ailleurs, le mouvement de la chasse, cette familiarité qu'amènent tous les plaisirs bruyans, me promettoient une sorte d'intimité dans cette maison. Je m'engageai donc à suivre lord Seymour, mais avec humeur; j'étois obligé de me répéter: — c'est pour voir Marie! aujourd'hui sera

perdu, sacrifié; mais demain, mais les jours qui suivront, je serai près d'elle! — Cependant je ne pouvois surmonter la colère intérieure que l'on éprouve toujours en prévoyant un long ennui.

J'arrive; à peine ai-je entendu le son du cor, la voix du chasseur, qu'à ma grande surprise, je partage la gaîté générale. Tout entier à Marie, j'avois oublié que j'aimois les chiens, les chevaux; et une fois au rendez-vous, je retrouvai ces premières passions de ma jeunesse.

Miss Sara m'appela près d'elle. Sa franche gaîté excitoit la mienne; il me sembloit que nous avions passé notre vie ensemble. J'admirois ses graces, son courage, et même sa témérité. Le soleil étoit dans son éclat, l'air pur, le ciel sans nuage. Nous

franchissions tous les obstacles ; elle me sembloit une divinité aérienne. Malheureusement le cheval de Sara fit un faux pas, elle tomba ; je me précipitai pour la secourir. Elle voulut aussi-tôt remonter à cheval, je m'y opposai. Si elle ne redoutoit pas le danger, au moins desirois-je qu'elle s'arrêtât un instant sur celui qu'elle avoit couru ; qu'elle jouît avec moi du bonheur d'y être échappée : peut-être même lui aurois-je voulu la crainte, la timide foiblesse de son sexe. Sara n'entendoit rien à ces nuances délicates ; elle me regarda d'un air surpris, fit un grand éclat de rire, et repartit au galop. Je grondois, m'impatientois ; elle se divertissoit de mon humeur, de mon inquiétude. Cherchant le péril pour m'effrayer, elle quitta la plaine, et alla sauter un fossé considérable en me saluant d'un air moqueur. De

quel droit espéroit-elle me troubler ? Vraisemblablement Sara est née vive et légère; on aura ri de ses étourderies, et voilà Sara bruyante et inconsidérée pour le reste de ses jours. Les défauts dont on a la prétention, ressemblent à la laideur parée : on les voit dans tout leur éclat.

Lord Seymour nous rejoignit. Je revins doucement avec le reste de la chasse, caressant mon cheval de temps en temps, lui parlant comme à un ami. Ce pauvre animal ne savoit pas qu'il devoit toute cette faveur à ce que Sara m'avoit déplu; qu'auparavant je l'aurois sacrifié pour la suivre ou la dépasser à la course. Il en est de même dans le monde, me disois-je; celui qui reçoit une marque d'intérêt inattendue, devroit chercher à côté de lui le sentiment de joie ou d'humeur à qui il en est redevable.

On revint dîner chez lord Seymour. Nous trouvâmes miss Indiana, miss Eudoxie dans le salon : « Assurément, mon » frère, dit la première, vous vous êtes ou- » blié long-temps ». — « Comment ou- » blié, reprit lord Seymour? dites donc » fort amusé ». — « Mais, reprit-elle sèche- » ment, je ne suis pas accoutumée à dîner » si tard ». — Miss Indiana toussoit, s'agitoit, se promenoit d'un pas chancelant, comme si elle avoit peine à se soutenir. Fatigué de tant d'affectation, je courus lui chercher, pour s'asseoir, la même chaise qu'elle venoit de quitter; elle me regarda avec surprise, et cependant me remercia. Que de fois elle parla de son extrême foiblesse ! elle étoit éteinte.... anéantie...; personne ne prenoit part à sa situation. Les femmes devroient bien attendre qu'on leur demandât de leurs nouvelles, pour

en donner. — « Ne soyez pas si occupé de » ma tante, me dit tout bas Sara, car » l'heure à laquelle nous dînons ordinaire- » rement n'est pas encore arrivée ». — Comme elle finissoit ces mots, Marie entra; il sembloit que j'eusse attendu ce moment pour prendre un intérêt personnel à tout ce qui m'environnoit. Je regardois avec inquiétude la place que Marie alloit choisir; le hasard, sa volonté la rapprocheroit-elle de moi? s'en éloigneroit-elle? me regarderoit-elle en passant? Enfin, chacun de ses mouvemens me donnoit une vague impression de crainte ou d'espoir.

Marie avança près de son père, lui fit une révérence timide, qui sollicitoit un coup-d'œil, un mot affectueux. Lord Seymour prit la main de Marie en lui disant: « Comment se porte votre mère »? — Ma-

rie, jusqu'à votre arrivée, votre père étoit dans sa maison, avec ses filles, comme parmi des étrangers; c'est vous qu'il attendoit pour savoir des nouvelles de sa femme, de la mère de vos sœurs! Vous seule remplissez ce devoir d'amour, de respect filial; devoir si doux et si cher, qu'en vous voyant, ma pensée rappeloit les instans où je m'occupois aussi du bonheur d'une mère. Je n'aime pas encore, mais je me disois : c'est elle que ma mère auroit choisie pour fille.

On vint avertir que le dîner étoit servi; mon malheur voulut que je fusse placé à table loin de Marie; je ne pus me rapprocher d'elle après le repas : le reste du jour fut sans intérêt pour moi.

12 juillet.

Je suis sorti hier de bonne heure, et comme de coutume mes pas se sont tournés vers le parc de lord Seymour. Je me suis approché de la petite cabane où j'avois entendu cette voix ravissante. La porte en étoit fermée; je n'ai pu y entrer; le rosier n'a plus de fleurs; quelque temps encore, et ses feuilles tomberont : tout me jetoit dans une disposition mélancolique.

Etendu sur le gazon, je me suis demandé compte de ce penchant qui m'entraîne vers Marie, moi, dont l'ame semble réunir tous les contrastes; moi, jaloux, susceptible, exigeant, inquiet et léger! oui,

léger ; car je fuirois Marie à l'apperçu d'un défaut ; et peut-être que la perfection me fatigueroit. Comment oserois-je me livrer à l'amour ! l'amitié n'a-t-elle pas eu mille fois à souffrir de mes injustices ? Marie me rendra malheureux ou je la tyranniserai. Sera-t-elle calme ? je la supposerai indifférente. Si en me revoyant elle paroît gaie, je croirai qu'elle ne s'est point apperçue de mon absence. Je la trouve triste ? elle ne jouit pas assez de mon retour. Enfin, je n'aime pas encore, et j'entrevois déjà toutes les agitations de l'amour.

J'étois livré à ces réflexions, lorsque Marie parut dans le sentier qui conduit à la cabane. Elle étoit suivie par deux femmes qui portoient des corbeilles de fleurs. Elle rougit en me voyant. — « Sa» ra est montée à cheval, me dit-elle... »

» Eudoxie passe toutes ses matinées dans » la bibliothèque... Je venois ici préparer » le déjeûner de ma mère : elle aime cette » retraite.... Nous croyions être seules ». — Marie rougit encore plus en disant ces derniers mots. Etoit-ce une invitation de partager leur solitude, ou un avertissement de la respecter? — « Comment » se porte lady Seymour »? — « Mieux » aujourd'hui ; il fait si beau »! — Elle sourit, et ce sourire ne me disoit point de m'éloigner.

Marie tient la clef de la cabane ; elle ouvre la porte. Comme je cherche à m'aveugler! Je prétends douter si je l'aime ; et mon cœur bat d'inquiétude pour savoir si elle me dira adieu, ou me priera de la suivre. Marie est aussi embarrassée que moi ; elle a fait passer une de ses femmes,

puis l'autre ; que va-t-elle faire ? Si elle suit son premier dessein, qu'elle entre dans la cabane sans penser à moi, je m'en irai ; je ne la reverrai plus ; mais sais-je quel chagrin j'en ressentirai ? Si elle m'offre de la suivre, ce sera une indiscrétion dont je suis sûr de la blâmer un jour. Marie, Marie ! possédez-vous déjà toute mon ame ? Je me surprends quelquefois me promettant votre bonheur, comme s'il dépendoit de moi, et qu'il fût incertain ! A qui fais-je ces sermens dont vous ne vous doutez pas ? à moi ! à cette ame de feu, à ce caractère inquiet, sévère, que je redoute en connoissant l'amour.

Marie restoit toujours indécise ; moi, appuyé contre l'arbre le plus près d'elle : enfin, par une sorte d'inspiration, je lui demande si cette retraite lui appartient

particulièrement. — « Oui, me dit-elle, » c'est moi qui l'ai arrangée ». — Saisissant ma question comme une prière de satisfaire ma curiosité, elle s'avance pour me faire place; je la suis, et me voilà dans cette solitude, préférable au grand château de lord Seymour.

Pendant que je parois regarder les meubles, les gravures, mes yeux suivent Marie. Elle arrange ses fleurs — pare sa table à thé — y place une tasse, c'est pour sa mère — une seconde, c'est pour elle — mais Marie en prend une troisième. Je me dis, c'est pour moi; et je détourne mon visage, de peur qu'elle n'apperçoive tout le plaisir que j'éprouve. Il fut bientôt détruit; après avoir bien tourné, regardé cette troisième tasse, Marie la replaça sur la cheminée; mais par une délicatesse dont

elle seule est capable, que je puis seul deviner, elle ôta également la tasse qu'elle se destinoit. Tout cela se faisoit sans me parler, sans me regarder ; et ce silence, cet embarras n'étoient pas perdus pour mon cœur.

Lady Seymour parut ; Marie en témoigna une joie qui sembloit me dire : « A » présent seulement je puis avoir du plaisir » à vous voir ». — Sans attendre que sa mère m'eût invité à déjeûner, elle remit sur la table les deux tasses, objet de son innocente inquiétude. Lady Seymour m'offrit du thé ; je me plaçai entre elle et sa charmante fille. Jamais je n'ai éprouvé un sentiment de bonheur si pur, ni si vif. Lady Seymour avoit aussi un air plus satisfait que de coutume. En ne disant que des choses simples, ne parlant que d'objets in-

différens, chaque expression avoit un accent touchant qui arrivoit jusqu'à mon ame : il sembloit que chacun de nous devinoit ce que chacun de nous n'auroit osé ni entendre ni dire.

Après le déjeûner, lady Seymour proposa à Marie de chanter. Dès les premiers mots, je reconnus la même romance, les sons tendres, les paroles plaintives qui avoient pénétré mon cœur ; aussi, dès les premiers mots, éprouvai-je une si grande émotion, que lady Seymour me demanda si cet air me rappeloit quelque souvenir sensible. — « Pas cet air, repris-je trou» blé, mais cette voix ». — Elle parut étonnée, ses regards m'interrogeoient, ils demandoient une réponse.... Après avoir hésité long-temps, je lui parlai de ma promenade près cette même cabane, du char-

me que j'avois trouvé à entendre Marie, que je ne connoissois pas encore... Lady Seymour m'écoutoit avec une satisfaction qui brilloit sur sa figure, et sembloit éclairer tous ses traits. Sa fille baissoit les yeux ; mais lorsque j'ajoutai que plusieurs personnes ayant applaudi, je m'étois éloigné, Marie s'écria : « c'est sûrement le jour que » mes cousines ont passé ici ». — Ses cousines! comme je l'ai mal jugée! Sans doute de jeunes personnes, compagnes de son enfance — non, Marie n'est point coquette; elle chantoit parce que sa voix plaît à sa mère. Marie, mon cœur est à vous. Dans cette petite retraite, près de votre mère, avec vous, j'ai cru au bonheur; mais pourrez-vous partager l'exaltation de mon amour, excuser ma bizarrerie ? J'étois heureux! eh bien ! dans cet instant même je sentois que s'il fût arrivé une seule per-

sonne, si vous eussiez fait un seul pas dans le monde, le doute, les inquiétudes se seroient emparés de mon ame.

20 juillet.

COMMENT exprimer ce que j'éprouve! Ce matin j'ai rencontré Marie dans le village; n'osant lui offrir mon bras, je me suis promené seul à côté d'elle. Marie est entrée dans différentes chaumières où l'on n'existe que par ses bienfaits : mon cœur palpitoit d'amour et de joie en voyant le respect, l'adoration qu'elle inspire. Toutes les actions de Marie ont un charme qui n'appartient qu'à elle. Habituée à vivre ignorée dans sa propre maison, loin de chercher comme ses sœurs à paroître, à briller, elle craint d'être distinguée. Aujourd'hui chez ces bonnes gens, « c'étoit » de la part de sa mère qu'elle venoit les

» trouver : c'étoit à sa mère qu'elle ren-
» droit compte des peines ou du besoin de
» chaque pauvre famille ». Marie, demain vous viendrez leur apporter des secours, des consolations; et comptant pour rien vos pas, vos démarches, vos larmes mêmes que j'ai vu couler sur le malheur, vous vous joindrez à eux pour bénir votre mère; c'est vers elle seule que vous porterez leur reconnoissance et leur amour.

Je regardois Marie, et me disois : Ce cœur-là n'a jamais été insensible à la pitié. Elle a fait le bien, tout le bien qu'elle a pu faire. Point de négligence, point d'oubli; pas une pensée qui n'ait été pure, pas une action qui n'ait été généreuse! Marie, je vous aimois hier presqu'involontairement; aujourd'hui c'est de toute la puissance de mon ame que je desire vous appartenir.

En quittant le village, Marie m'a dit adieu; je suis resté à la même place tant que j'ai pu l'appercevoir. Elle s'est retournée plusieurs fois; et toujours un signe obligeant m'a prouvé que non-seulement elle me voyoit, mais qu'elle s'attendoit à me voir. Arrivée près d'un sentier qui devoit me la cacher entièrement, elle m'a regardé une dernière fois; et de sa main, de son mouchoir, m'a dit un dernier adieu, tandis que moi, presqu'immobile, je ne pouvois même la saluer. N'osant la suivre, ne pouvant la fuir, je sentois de tristes pensées reprendre mon ame à mesure qu'elle s'éloignoit. O avenir! avenir si vague, si incertain, qui n'arrivez jamais ni comme on le craint, ni comme on le desire, au moins ne me laissez pas sans espérance!

En m'en allant j'ai salué à mon tour le dernier arbre qui m'avoit caché Marie; et comme si je pouvois en être entendu, je disois : Demain je reviendrai l'attendre ici; peut-être demain te regarderai-je bien long-temps avant de la voir paroître. — Jamais je ne passerai près de cet arbre sans éprouver un souvenir de regret et d'amour.

1er août.

Je suis retourné plusieurs fois à la cabane, dans le village; Marie ne s'y est jamais trouvée!... Quand je la vois chez son père, je ne fais pas un pas que ses yeux ne me suivent; je ne dis pas un mot que son regard ne m'écoute, ne réponde à chacune de mes expressions; mais si je m'approche d'elle, aussi-tôt ce regard change, ces yeux se baissent, ils semblent m'éviter, ou craindre de m'entendre.... Marie, pourquoi me faut-il deviner toutes vos pensées, interpréter chacune de vos actions? Ah! n'éloignez pas trop le temps où après m'avoir laissé lire dans votre

cœur, vous vous direz : Il me connoît, si je me connois moi-même.

Aujourd'hui il y avoit beaucoup de monde chez lord Seymour. Miss Eudoxie, miss Sara étoient habillées à cette mode nouvelle qui laisse à peine un voile pour l'indifférence, un desir à l'amour. Marie avoit imité ses sœurs dans leur parure. Je suis loin de l'approuver : mais quelle joie je ressentis lorsque, dès qu'elle m'aperçut, je la vis prendre un schall derrière elle, et s'en cacher en rougissant. Marie, votre cœur ne vous trompe pas; mes yeux seuls sont ceux d'un amant. Avant que j'arrivasse, plusieurs hommes étoient près de vous, et vous n'avez pas apperçu qu'ils vous regardoient!... Ah! toute-puissance de l'amour, je te reconnois sur-tout à la mobilité de mes impres-

sions! Hier je n'aurois pu supporter l'idée de voir Marie aussi légèrement vêtue : dans quelques instans peut-être je l'en blâmerai avec rigueur ; mais à ce moment je ne voyois, ne sentois que l'émotion qu'elle éprouvoit. Son ingénuité, ses graces timides, sa craintive modestie ont fait naître mes sentimens, et, je le sais, une erreur m'a découvert les siens. N'importe, je la lui pardonne ; que cette fois seulement sa parure soit semblable à celle des autres femmes, j'y consens ; mais qu'à l'avenir tout la distingue, et que mes yeux comme mon cœur la reconnoissent toujours.

8 août.

Ce matin mon père m'a demandé si je ne comptois pas faire quelques visites dans les environs. Il m'a surpris comme s'il n'y avoit près de nous que Marie et sa famille. Où me suis-je laissé entraîner sans m'en appercevoir? Marie est devenue tout pour moi. Je relis mon journal : les jours passés sans la voir ne sont plus comptés. Je reviens sur toutes mes impressions, depuis que je la connois; et je m'étonne de ne plus trouver une démarche dont elle ne soit l'objet. Son souvenir vient se placer entre moi et toutes choses.

Pendant le déjeûner un long silence a régné entre mon père et moi. Je voyois bien qu'il étoit troublé, mais je n'osois lui en demander le motif. C'est la première fois que je lui dissimule une pensée, qu'il me cache une inquiétude. Je sortois, lorsqu'il m'a dit : « Vous allez beau» coup chez lord Seymour ». — Je lui ai répondu par une inclination de tête. — « Ses filles sont charmantes ». — Encore une inclination, quoique je fusse mécontent qu'il ne distinguât point Marie. — « En général on préfère la troisième ». — Je commençois à respirer. — « Il est » fâcheux que lord Seymour ait résolu de » ne la marier que lorsque les deux aînées » seront établies ». — Quel sentiment douloureux m'a saisi ! Toutes mes espérances me sembloient détruites. Qui pourroit aimer une autre que Marie ! — « Croit-il

» donc, me suis-je écrié, que l'on puisse » chérir sa pédante Eudoxie, confier son » bonheur à cette folle Sara »? — « Vous » êtes bien sévère, m'a-t-il dit, et je pour- » rois en présumer qu'un intérêt caché » vous aigrit; mais je ne veux point péné- » trer vos secrets malgré vous». — « Jamais » malgré moi, mon père; et peut-être » avez-vous lu dans mon ame avant moi- » même ». — Il soupira.

« La famille de lord Seymour, a-t-il » ajouté, est séparée en trois autorités qui » se choquent sans cesse ».

« Lord Seymour, désolé de n'avoir pas » de garçon, a exclusivement adopté sa » fille aînée, et a déclaré d'une manière » irrévocable, qu'il donneroit son nom et » sa fortune à celui qui épouseroit Sara ».

« Miss Indiana demanda à son frère » d'élever sa seconde fille; lord Seymour » ne considérant que la fortune immense » de sa sœur, y consentit. La petite Eu- » doxie fut donc remise à sa tante, qui dès- » lors l'institua son héritière, et ne permit » plus à lady Seymour de faire une repré- » sentation sur la manière dont on élevoit » sa fille. Je ne doute pas que tant de cha- » grins réunis n'aient contribué à détruire » la santé de cette malheureuse mère ».

« Toutes ses espérances, toutes ses con- » solations, mais aussi toutes ses inquié- » tudes se sont donc portées sur la petite » Marie, que lord Seymour lui abandon- » noit par insouciance. Je sais qu'elle l'a » élevée avec cette tendresse active, pré- » voyante qui ne néglige ni les vertus » ni les talens. Mon fils, j'honore votre

» choix : mais considérez aussi qu'une » jalousie extrême s'est élevée, non-seule- » ment entre les trois sœurs, mais plus en- » core entre leurs parens ; que l'on blesse » chacun d'eux, en faisant l'éloge d'une de » ces jeunes personnes. Se déclarer l'amant » de l'une d'elles, suffiroit pour déplaire » au reste de la famille. Mais prétendre à » Marie seroit sûrement se faire exclure » de la maison, agraver les peines de lady » Seymour, et faire persécuter son inno- » cente fille ». — J'ai pris la main de mon père, je l'ai serrée dans la mienne, en lui disant : « Je me trompe bien, ou le mal- » heur de Marie vous a touché. Jamais le » plus ou moins de fortune ne vous arrê- » tera pour m'accorder celle que j'aime ». — « Jamais ; et votre mère a reçu en mou- » rant ma promesse de vous rendre heu- » reux. Mais, mon enfant, ne vous jetez

» pas dans une famille capricieuse, vaine, » désunie, où l'intérêt d'un seul éveille la » haine de tous ». — « Ah ! lady Seymour, » son aimable fille, n'ont sûrement pas » connu la haine » ? — « Non, mais elles » ne peuvent rien, ni pour leur bonheur » ni pour le vôtre ». — « Mon père, me » suis-je écrié, il est trop tard ». — « Je » l'avois prévu ; pourquoi le desir de vous » distraire, de vous éloigner du deuil qui » m'environnoit m'a-t-il fait consentir à » vous mener chez lord Seymour? C'est » moi qui ai tort, se disoit-il à lui-même ». — Une voix secrète sembloit m'avertir, et je répondois intérieurement : « C'est moi » qui serai malheureux ». — Cependant j'étois loin d'en accuser mon père ; je trouvois même une sorte de charme à me persuader que j'aurois cherché, rencontré Marie s'il ne me l'eût pas fait connoître ;

enfin, que le cœur de Marie attendoit le mien pour devenir sensible.

Dans ce moment on a annoncé une visite importune; mon père l'a reçue : je n'aurois pu composer mon visage, surmonter ma tristesse. Que d'incertitudes, que de tourmens se présentoient à mon avenir ! Dans quelles agitations vais-je m'engager? Mon père me paroissoit aussi malheureux que moi-même; souvent il me regardoit avec une bonté touchante. Je fus vingt fois à une fenêtre, d'où on apperçoit le parc de lord Seymour, et chaque fois je revenois plus accablé : cependant j'eus la force de ne pas aller voir Marie, croyant par ce sacrifice diminuer les inquiétudes de mon père. Je suis resté tout le jour près de lui. En me quittant il m'a serré la main, et m'a dit :

« Lorsque vous aurez retrouvé le calme, » vous jugerez combien le courage de ce » moment vous évite de peines ». — « Re- » trouvé le calme » ! Ces mots ont brisé mon cœur : j'ai regretté de n'avoir pas été chez Marie. Croit-il donc que j'ai renoncé à l'amour, au bonheur ? Marie, Marie, la seule pensée de ne vous plus voir m'a fait trembler, m'a fait prononcer le serment d'être pour toujours à vous.

9 août.

Ne plus voir Marie! Voilà le premier sentiment qui m'a saisi avant que mes yeux fussent ouverts; et je me suis écrié, *jamais*, comme répondant à une puissance qui vouloit me séparer de moi-même. Le son de ma voix m'a éveillé; je me suis levé, précipité à cette fenêtre, d'où l'on voit le parc de lord Seymour. Appuyé sur le balcon, calme en apparence, tous les orages de la passion traversoient mon ame. Oubliant la bonté de mon père, je lui jurois comme à un tyran de ne jamais me séparer de Marie. Mon père un tyran! Qu'il est loin de soupçonner mon ingratitude! Je reprochois à lord Seymour sa

criminelle partialité ; à sa femme cette foiblesse impardonnable. Tous les défauts d'Eudoxie, de Sara, s'offroient à mes yeux ; enfin tout ce qui s'opposoit à mon bonheur se présentoit, et à chaque obstacle, nouveau serment d'aimer Marie. Que dis-je, aimer ; lui dévouer mon ame et ma vie ; la dédommager de ses peines passées ; assurer la joie et le bonheur de son avenir, tels étoient mon espoir et mes vœux.

Je ne suis pas entré chez mon père ce matin ; comment oser lui avouer que j'allois la revoir ? Mais aussi, mon père, est-ce en me la représentant malheureuse que vous avez cru me disposer à m'éloigner d'elle ?

Lorsque je suis arrivé chez lord Seymour, je l'ai trouvé au moment de partir

avec sa famille pour se rendre à une course près de Bath. Désespéré de ne pouvoir parler à Marie, j'ai résolu de l'accompagner. La course a été suivie d'un grand dîner, d'un bal magnifique; tout ce qu'il y a de brillant dans les environs s'y est trouvé. Comme les dames se rendoient dans une tente où elles devoient dîner, plusieurs Bohémiennes, avec une troupe d'enfans fort jolis, les ont suivis. Elles demandoient à chacun une légère aumône que personne ne daignoit même leur refuser : on les repoussoit sans les regarder, les entendre, ni leur répondre. Marie, appuyée contre un arbre, laissoit passer toute cette brillante société, sans paroître surprise de son indifférence pour le malheur. Je suis arrivé; Marie m'a salué d'un signe de tête plus satisfait que de coutume, d'un sourire plus doux. Trop occupé

d'elle, j'oubliois aussi ces familles indigentes. Lord Seymour, miss Eudoxie, Sara étoient déjà passés : Marie balançoit à les suivre. Je voyois dans ses yeux un regret mêlé de surprise qui m'étonnoit. Mais en regardant autour d'elle, et voyant des infortunés, j'ai senti que Marie desiroit les secourir. J'ai donné une guinée à la femme qui étoit le plus près de nous; aussitôt sa petite fille s'est écriée, en s'adressant à Marie : « Ah! vous nous aviez bien dit » d'attendre ; qu'il en viendroit *un* qui » nous donneroit ». — Marie a rougi, mais a affecté de reprendre gaîment : « Cette » ridicule mode de ne point porter de po- » ches, empêche quelquefois d'être géné- » reuse ». — « Marie, lui ai-je dit bien bas, » est-ce moi que vous attendiez? Est-ce » sur moi que vous auriez compté »? Elle a baissé les yeux, mais a gardé le silence.

Ce silence n'est-il pas un aveu? Dans ma joie j'ai jeté ma bourse toute entière à cette Bohémienne, en lui disant : « N'oubliez » jamais ce jour, c'est un jour de bon- » heur ». — Marie a mis sa main devant ses yeux; et sans me parler, elle s'est hâtée d'entrer dans la tente, où nous avons trouvé miss Endoxie qui apprenoit, et à ceux qui le savoient et à ceux qui ne desiroient guère l'apprendre, l'origine des Bohémiens.

« C'est, disoit-elle, une colonie d'émi- » grés de l'Inde, qui ont quitté leur patrie » à l'époque où Timur-beg porta la déso- » lation dans ces contrées. On les appelle » en France *Bohémiens;* en Angleterre » *Gipsies; Zingary* en Italie; *Zigeuner* » en Allemagne; *Tchinghenée* en Tur- » quie, et dans tout l'Orient ».

Les femmes, qui n'ont d'autre esprit que celui qu'elles cherchent, ne savent jamais que les mots. Aussi dans les longues nomenclatures dont nous accable miss Eudoxie, elle a le rare avantage de citer toujours ce qu'une femme aimable ignore, ce qu'un homme instruit a oublié. Et il faudra que j'attende pour être heureux, qu'il se trouve un infortuné, assez sourd, assez aveugle pour se laisser charmer par tant de prétentions! Un pareil intérieur me paroîtroit bien ce que Saint-Aulaire appeloit *les galères du bel-esprit.*

Sara demanda à sa sœur si véritablement les Bohémiennes disoient la bonne-aventure. — « J'espère que vous n'y croyez » pas, reprit sévèrement miss Eudoxie; » mais il est certain que le tambour de » basque et les castagnettes que ces vaga-

» bonds portent encore aujourd'hui sont » les mêmes dont se servoient les prêtres » indiens pour leurs opérations magiques » et divinatoires; d'ailleurs la chiroman- » cie à laquelle ils se livrent, est une in- » vention de l'Inde, et le nom de Zingari » prouve qu'ils sortent du pays des Zin- » ganes, sur les bords de l'Indus ». — Sara qui nous avoit attiré cette longue dissertation, n'avoit pas daigné l'écouter; elle étoit sortie pendant que sa sœur parloit. Elle est rentrée suivie de quatre sorcières plus vieilles et plus laides que toutes les autres. Les jeunes gens ont fait des cris affreux; ils ne pouvoient supporter la vue d'une nature si dégradée. Sara s'en amusoit davantage; elle leur a donné sa main pour qu'elles y devinassent l'avenir. Dans leur jargon elles lui ont prédit rang, plaisir, fortune, tout ce que le monde

appelle bonheur. Miss Eudoxie n'a jamais voulu se prêter à cette plaisanterie. Pour Marie, accoutumée à céder aux volontés de ses sœurs, dès la première invitation de Sara elle a donné sa belle main aux sorcières. — « Ah ! lui ont-elles dit en » même temps, vous serez la femme du » seul qui n'oublie pas le pauvre ». — Marie a remis bien vîte son gant. *Du seul*, s'est écriée Sara ; *du seul*, ont répété les hommes : et l'on cherchoit quel seroit le fortuné mortel. Mais par miracle, personne n'avoit vu que j'avois donné quelques secours à ces malheureux ; et personne ne m'a deviné.

Combien je jouissois du trouble de Marie ! tour-à-tour rouge et pâle, elle me regardoit un instant, et baissoit les yeux avec tant d'émotion, qu'il me paroissoit impos-

sible qu'elle ne se trahît pas. J'ai eu la force de m'éloigner d'elle, mais sans la perdre de vue. Combien elle m'étoit chère! Vers le milieu du bal, je l'ai apperçue seule, et saisissant ce moment pour m'approcher d'elle : — « Me défendrez-vous » d'être superstitieux, lui ai-je dit, ou me » permettrez-vous d'espérer le bonheur » qui m'est promis »? — Deux fois elle a essayé de me répondre, et deux fois elle s'est arrêtée. J'ai osé lui parler de mon amour ; de cet amour si tendre, que tout l'augmente, quoique toujours persuadé de ne pouvoir aimer davantage. Elle m'écoutoit, me regardoit avec une incertitude douloureuse : « Marie, douteriez-vous de » mes sentimens »? — Elle a continué à garder le silence. Ce silence m'étoit insupportable : « Marie! Marie, par pitié ré- » pondez-moi! doutez-vous de ma sincé-

» rité, doutez-vous de mon amour »? — « Je suis née si malheureuse » ! a-t-elle répondu en tremblant. — Ces mots ont retenti jusqu'à mon cœur; ils assuroient le bonheur de ma vie. C'est parce qu'elle se croit née malheureuse qu'elle doute si je l'aime ! Quel supplice d'entendre cet aveu devant mille indifférens, de ne pouvoir ni en jouir, ni le lui faire répéter! Sara approchoit; je n'ai eu que le temps de dire à Marie : « Jamais malheureuse ». — Je ne sais quelle tristesse a couvert son visage; un grand soupir s'est échappé de son cœur. Elle s'est éloignée de moi : je l'ai suivie. On l'a prié de danser; j'ai vu clairement qu'elle acceptoit pour éviter mes regards, et peut-être ses propres réflexions.

Marie! pourquoi cette tristesse? Vous re-

procheriez-vous le bonheur que j'éprouve? Craindriez-vous votre père, vos sœurs? Mon humeur fière, impatiente, supportera leur injustice; je placerai votre souvenir entre mes défauts et les leurs, pour me soumettre, pour surmonter tous les obstacles.

Avec quel plaisir, quelle affection nouvelle je suivois tous les pas, tous les mouvemens de Marie! Elle m'aime! me disois-je, elle sera la compagne, le charme de ma vie. Ah! quel nom vous donner, premier regard qui suit un premier aveu, premier regard où le cœur prononce: « Elle sera à moi »!

11 août.

En arrivant chez mon père, je me suis précipité dans ses bras : « Elle m'aime, lui » disois-je; » s'il vouloit dire un mot, former une objection, je répétois : « Elle » m'aime »; et la joie et le bonheur remplissoient mon ame. Plus de crainte, plus d'incertitude : mon père, soyez heureux comme moi !

Le lendemain je l'ai entraîné chez lady Seymour. J'avois choisi l'instant où elle est seule ordinairement. J'ai eu le bonheur de ne trouver personne avec elle; je m'y attendois : seroit-il possible qu'à présent j'éprouvasse une contradiction ? je suis si

heureux ! Marie même étoit absente et je m'en félicitai ; c'est la première, ce sera l'unique fois de ma vie.

Comme j'étois agité en entrant dans le cabinet de lady Seymour ! Comme mon cœur devançoit l'instant où j'allois lui promettre l'affection d'un fils ! Elle s'est levée pour recevoir mon père. Cet égard cérémonieux a un peu calmé mon émotion, m'a empêché de lui donner ce doux nom de mère, qu'involontairement j'aurois prononcé si j'avois osé lui parler de sa fille.

Mon père s'est assis, lui a demandé de ses nouvelles comme s'il faisoit une visite ordinaire. Que j'étois impatient ! Enfin, il a dit à lady Seymour : « J'ai un fils qui est » bon, qui ne m'a jamais donné un ins» tant de peine ; il desire épouser une jeune

» personne bien meilleure que lui encore : » ne pourriez-vous pas m'aider à l'obtenir » de son père ? » — Lady Seymour a rougi. Marie est entrée avant qu'elle ait pu nous répondre. Sa mère lui a fait signe de s'éloigner ; et en s'en allant, j'ai cru appercevoir à son embarras qu'elle devinoit le motif qui nous amenoit. Dès qu'elle a été partie, je suis tombé aux pieds de sa mère : « Accordez-la à ma » prière, à mon amour, et ma vie en- » tière sera consacrée à son bonheur ». — « Que ne dépend-elle uniquement de » moi ! » — J'ai baisé une de ses mains, mon père pressoit l'autre dans les siennes. — « Mes amis, mes bons amis, nous » a-t-elle dit, nous aurons bien de la » peine à reussir ». — Nous aurons ! Que je lui ai su gré de cette union d'intérêt ! — « Loin de vous refuser ou de faire attendre

» mon consentement, j'avouerai que de-
» puis long-temps mon cœur vous desti-
» noit ma fille. Dès que j'ai cru appercevoir
» qu'elle vous étoit chère, ma foible san-
» té, qui causoit mes craintes, ne m'a
» plus donné d'inquiétude ». Elle s'est re-
tournée vers mon père : « Je me pro-
» mettois de vous laisser Marie, et la
» mort ne me paroissoit plus affreuse....
» Mais lord Seymour, ma belle-sœur,
» mes deux filles, comment obtenir leur
» aveu »? — Je n'ai pu m'empêcher de lui
dire : « C'est Marie qui est votre fille ». —
Mon père l'a priée, l'a suppliée de parler
à lord Seymour. Elle s'y est engagée,
mais nous a demandé de ne pas pres-
ser cette démarche : — « Je choisirai
» l'instant favorable ; je lui rappellerai
» que lorsqu'il confia Eudoxie à sa sœur,
» il m'assura que je pourrois disposer

» de Marie : c'est cette promesse qui m'au-
» torise à vous entendre aujourd'hui ».
» — Elle laissoit sa main dans la mienne, mais ne s'occupoit plus que de mon père ; bientôt ils ont oublié tous deux ma présence : — « C'est une si bonne » enfant que Marie, lui disoit-elle » ! — « Mon fils a un si excellent cœur » ! — « Si vous saviez comme elle devine tout » ce qui peut me rendre heureuse » ! — « Comme il évite tout ce qui pourroit me » fâcher » ! — « Ah ! qu'ils sont bons ceux » dont la mère, dont le père, en les ma-
» riant, leur souhaitent pour bonheur des » enfans qui leur ressemblent » ! — « Ce sera » mon vœu, a dit mon père ». — « Ce sera » ma prière, à dit lady Seymour ».

Elle m'a nommé son fils, et m'a permis de parler à Marie de mon amour.

12 août.

J'ÉTOIS revenu dans une espèce de ravissement impossible à rendre ; aussi, dès le matin, j'ai couru vers le parc de lord Seymour. Quelle a été ma surprise d'y rencontrer miss Eudoxie ! la simple politesse m'eût forcé de m'arrêter ; mais d'ailleurs j'étois si heureux, que je n'aurois pu désobliger personne. Je l'ai donc saluée avec une véritable satisfaction, et si je n'ai pas dit : « Chère miss Eudoxie », c'est qu'une sorte de timidité m'arrêtoit : dans mon bonheur j'aimois tout le monde.

Elle a fermé son livre, m'a proposé de continuer ma promenade avec elle. Je

ne m'y attendois pas, et cela a commencé à troubler ma bonne humeur ; mais ce n'a été qu'un léger nuage. Mon cœur s'adressoit à Marie : c'est pour vous, lui disois-je, que je supporte cette contradiction ; c'est pour qu'à son retour votre sœur vous sache gré des soins que je lui aurai rendus.

Nous avions pris un côté du parc où je n'avois pas encore été. Il étoit évident que miss Eudoxie s'étoit détournée de son chemin pour me conduire dans le sentier que nous suivions. Elle a ouvert une petite porte, et nous nous sommes trouvés à mi-côte d'une colline isolée, solitaire, et consacrée à la mélancolie. Des arbres verts ; point de fleurs ; de tous côtés des souvenirs aux amans malheureux ; un autel à Werther, des prières à l'indifférence, à la

raison; il sembloit qu'on eût craint d'invoquer l'amitié. — « Je ne viens jamais » ici sans une sorte d'effroi, m'a dit miss » Eudoxie, et cependant ma sensibilité m'y » attire ». — Miss Eudoxie sensible! je ne m'y attendois pas; je la regardois pour voir si jusqu'à présent je ne m'étois pas trompé : elle étoit froide, droite et pincée comme à son ordinaire. — « Vous voyez » là-bas cette maison blanche, m'a-t-elle » dit; hélas! elle renferme un père, une » mère bien infortunés ». — Je continuois d'écouter miss Eudoxie sans oser faire une question. Je ne sais si mon cœur pressentoit la douleur, ou craignoit de perdre les douces impressions dont il étoit agité. — Miss Eudoxie s'interrompoit... me regardoit... soupiroit... paroissoit attendre que je la pressasse de me parler de ses peines..... Je ne pouvois rompre le

silence; un mouvement intérieur me portoit même à m'éloigner d'elle : que ne l'ai-je suivi !

Après un long soupir, miss Eudoxie m'a dit : « Vous êtes un si honnête jeune » homme, que je puis bien vous confier des » secrets qui peut-être vous feront craindre » d'aimer... du moins sans être sûr d'inspi- » rer le même sentiment. Asseyez-vous » près de moi, et promettez de ne parler à » personne de ce que je vais vous dire ». — O superstition de l'amour, toi seule peux expliquer la répugnance que j'éprouvois à recevoir ce secret. Comme je me sentois mal à l'aise sur ce banc où elle m'avoit forcé de m'asseoir !

« Cette maison, a-t-elle ajouté, appartient » au propriétaire d'un petit domaine voisin

» il envoya son fils à Eton, à Cambridge.
» Une tendresse aveugle pour sa famille lui
» faisant oublier son peu de fortune et la
» médiocrité de sa naissance, il poussa la fo-
» lie jusqu'à joindre des talens agréables aux
» études sérieuses; aussi, lorsque le jeune
» Philippe revint de l'université, passoit-il
» pour un prodige. Son père l'amena chez
» le mien; il fut reçu avec bienveillance;
» nous le traitions même avec cette amitié
» familière, que l'on n'oseroit témoigner à
» son égal. Il en profita pour nous faire
» hommage de son temps, de ses talens;
» et bientôt il ne sortit plus de chez mon
» père, qui desiroit se l'attacher. Quelque-
» fois il accompagnoit Sara à la chasse:
» souvent il faisoit des vers pour moi; je
» les corrigeois, et nous avions des dis-
» putes littéraires qui divisoient le canton;
» enfin, il paroissoit reconnoissant sans

» prétendre à s'oublier, lorsqu'un jour je » vis Marie rentrer les yeux fort rouges ». — A ce nom de Marie tout mon sang s'est retiré vers mon cœur. — « Ce jeune homme » n'avoit jamais paru s'occuper d'elle, a » continué miss Eudoxie; aussi ne soup- » çonnois-je pas qu'il pût causer ses cha- » grins. L'après-dîner de ce même jour, » mon père demanda à Marie si c'étoit de » son aveu que Philippe avoit osé prétendre » à l'épouser. Elle répondit un *non* si foible, » que la colère de mon père s'en accrut, et, » il lui ordonna d'articuler ce qui avoit pu » donner lieu à un pareil bruit ». — Grand Dieu! comme alors j'ai tremblé! chaque mot de miss Eudoxie alloit décider de mon sort. Je m'étois levé dès qu'elle avoit prononcé le nom de Marie; mais n'ayant plus la force de me soutenir, j'ai été obligé de me rasseoir. J'avois besoin de supporter

ma tête, de cacher mon visage, d'étouffer ma respiration; mes yeux étoient baissés; je ne pouvois voir miss Eudoxie, et cependant je sentois qu'elle me regardoit. — Il me semble qu'elle est restée long-temps dans le silence. — « Eh bien ! ai-je dit » en frémissant» ? — Eh bien ! Marie » avoua que souvent Philippe l'avoit ac- » compagnée dans ses promenades. Plu- » sieurs fois il lui avoit parlé de son père, » de sa mère, avec un respect si tendre, » si touchant, qu'elle en avoit été émue. Il » lui avoit proposé d'aller voir ces respec- » tables parens; elle avoit cédé à ce desir; » et Philippe, trompé peut-être par cette » complaisance, s'étoit flatté de lui voir » favoriser un amour qu'elle n'avoit même » pas soupçonné. Mon père lui reprocha » vivement d'avoir encouragé les préten- » tions de ce jeune homme, par cette visite

» inconsidérée. Pour moi, il me fut impos-
» sible de ne pas être sensible aux peines de
» Philippe; j'obtins sa confiance, et je vis
» clairement qu'il avoit cru inspirer un in-
» térêt véritable à Marie. Toujours occupé
» d'elle, tantôt il m'en parloit avec adora-
» tion, plus souvent avec amertume, ja-
» mais avec indifférence.

» Après des mois de chagrins et de souf-
» frances, Philippe disparut. Son départ
» causa à Marie une douleur qu'elle attri-
» buoit au seul regret d'avoir innocemment
» contribué à la perte de ce jeune homme.
» Elle sortoit presque tous les matins; plu-
» sieurs fois je m'étois apperçue qu'elle avoit
» pleuré; enfin je découvris qu'elle alloit
» souvent voir la mère de Philippe.....
» Etranges contradictions! Marie agissoit
» comme si elle aimoit, et parloit avec in-

» différence ; les parens du jeune homme » lui devoient toutes leurs peines, et de nous » tous ils ne pouvoient supporter qu'elle ».

A peine miss Eudoxie finissoit-elle ces mots, que j'ai vu ouvrir la porte de la maison. Une femme alloit en sortir ; elle ne se montroit pas encore, mais le vent attiroit un peu au-dehors la mousseline de sa robe. Déjà mon cœur tressailloit ! seroit-ce Marie ? Je sais qu'elle peut être sensible, délicate, et avoir aimé un autre que moi ; mais ce ne sera plus cette Marie que je croyois si ingénue ; ce ne sera plus la femme à laquelle j'avois attaché tout l'espoir de ma vie.

Je voyois toujours cette mousseline ; il étoit clair que la personne qui la portoit, arrêtée, quittoit à regret cette maison. Je

souffrois, j'étois au supplice ; enfin, elle a paru, et c'étoit Marie! Elle s'est retournée plusieurs fois en faisant des signes d'amitié à une femme âgée qui restoit près de cette porte à la regarder s'éloigner. Quand Marie a été à la moitié du chemin, elle a fait un dernier signe d'adieu, et cette femme est rentrée dans la maison. — C'est donc à une place convenue qu'elles se quittent, qu'elles se retrouvent! tout est habitude entr'elles.

Aussi-tôt j'ai laissé miss Eudoxie. Tant que cette femme avoit été là, elle pouvoit rappeler Marie ; Marie pouvoit d'elle-même retourner sur ses pas ; tant qu'elles pouvoient se rejoindre il me sembloit que j'avois quelque chose à apprendre. Mais dès que Marie a été seule, que chaque pas

la ramenoit près de moi, je n'ai plus senti que le besoin de m'éloigner d'elle.

Marie, que j'avois tant aimée! Marie, dont le regard avoit paru répondre à mon amour! — Je courois de toutes mes forces; je suis arrivé chez moi comme un trait; je me suis jeté sur une chaise; j'ai fermé les yeux, et malgré moi me suis écrié: Malheureux! — Ah! première douleur d'un premier amour, que vos angoisses sont insupportables! Tout le bonheur que je m'étois promis n'existoit plus; tous les maux dont j'avois pu me faire l'idée, que j'avois redoutés pour ma vie entière, tous étoient surpassés par ce seul instant! Je ne respirois pas, je ne pensois pas, je souffrois.

Les heures s'étoient écoulées sans que je m'en fusse apperçu. J'oubliois mon père;

il s'occupoit de moi. A huit heures il est entré dans ma chambre; je me suis levé machinalement; il m'a fait rasseoir sur le fauteuil que j'occupois, a pris une petite chaise, et s'est placé près de moi. — « Ingrat enfant, m'a-t-il dit, pourquoi ne » pas me chercher? N'ai-je pas des larmes » pour vos chagrins, des joies pour vos » plaisirs »? Je me couvrois le visage: des pleurs s'échappoient de mes yeux; j'aurois rougi de les laisser voir à mon père. Il a pris ma main, a découvert mon visage; aussi-tôt j'ai caché ma tête contre son cœur en m'écriant : — « Mon père, » j'ai toute la foiblesse de l'amour ». — « A votre âge, la vie ne vaut que par » ses illusions décevantes; contez-moi » vos chagrins ». Comment soumettre à la raison de mon père ma douleur sur un simple rapport?... Il m'a écouté avec

plus de patience que n'eût fait un ami de mon âge. Il partageoit mes sentimens, mes inquiétudes. Quelquefois je m'interrompois pour m'écrier : — Mon père, j'ai pressenti le bonheur, et il m'est échappé.... Enfin, je lui ai rendu compte de cette malheureuse promenade avec miss Eudoxie ; j'ai essayé de faire passer dans son ame toute la rage que j'éprouvois contre Marie... sa coquetterie envers ce jeune homme.... sa vanité qui lui avoit fait sacrifier l'amour à l'orgueil, à l'ambition... Je lui prêtois tous les torts que le récit de sa sœur m'avoit fait entrevoir. Mon père m'écoutoit sans me répondre, et chacune de mes paroles accusoit Marie. Tout-à-coup il m'a dit : « Que de peines » tu prendras demain pour détruire ce que » tu veux me persuader aujourd'hui » ! — Ces mots ont été un trait de lumière ; ils

m'ont fait sentir une douleur encore inconnue, celle d'avoir mui à Marie... m'ont fait appercevoir une dernière consolation, qui auroit toujours dû être en ma puissance, celle d'avoir été généreux envers elle. Généreux! ai-je été juste? l'avois-je entendue? — « Mon père, oubliez mon égarement, » ma folie ». — « Je m'informerai de » la conduite de Marie envers ce jeune » homme ». — « Mon amour n'existant » plus, nous n'avons pas le droit d'exami- » ner la conduite de Marie ». — « Crains- » tu de perdre le doute qui te flatte en- » core » ? — Il est resté bien avant dans la nuit; sa froide raison a calmé mes transports, mais en ajoutant à mon malheur. Mon père, mon père, laissez-moi ma colère et mon amour.

13 août.

Foible, foible créature! J'avois résolu hier de ne plus revoir Marie; et aujourd'hui il m'a paru impossible de ne pas la chercher. Il me sembloit qu'en la regardant je découvrirois tout ce qui s'étoit passé dans son ame.

En traversant le parc de lord Seymour, je l'ai rencontré; j'allois chez lui, et je me suis dit avec plaisir qu'il m'étoit impossible de l'éviter. — J'entre dans ce salon; Marie me regarde avec inquiétude; on me demande de mes nouvelles; on s'étonne, on se récrie sur mon extrême changement; et j'éprouve une satisfaction incroyable à

répondre que j'ai souffert, beaucoup souffert ! Marie doit bien savoir que je ne me plaindrois pas de maux qui ne me viendroient pas d'elle. La pâleur a couvert son visage ; je m'approchois avec empressement, lorsque cette voix secrète qui me persécute, qui me poursuit, cette voix m'a crié : Peut-être a-t-elle aussi pâli pour les chagrins de Philippe. Ah ! puisque Marie remplit toutes mes affections, que ne peut-elle détruire en moi le souvenir et la prévoyance ! Ne donnant qu'un demi-intérêt au reste de ma vie, pourquoi l'instant où je la vois n'est-il pas le seul où j'existe ?

Je me suis assis près d'elle. Caché derrière le fauteuil de Sara, appuyant ma tête sur une de mes mains, je souffrois ; mais si même j'eusse été seul avec Marie,

il m'auroit été impossible de lui parler de mes peines ; un mot pouvoit les augmenter, et près d'elle, par sa seule présence, je les sentois affoiblir. A chaque instant elle me regardoit avec intérêt, avec inquiétude, mais ne me parloit pas ; je lui savois gré de son silence. Il est donc des momens de foiblesse pour l'ame comme pour le malade ; des momens où le son de la voix la plus chérie aggraveroit toutes les peines !

Peu à peu j'ai retrouvé le pouvoir de cacher mon agitation. Je me rappelle que les premiers mots que j'ai entendus ont été des plaisanteries sur une famille qui venoit de tomber dans l'infortune. Tout ce qui étoit présent, riche, magnifique, prodigue même, tous examinoient si réellement la ruine de ces pauvres gens étoit

bien complète. Les uns prétendoient qu'ils se l'étoient attirée ; d'autres qu'ils auroient dû la prévoir. Le plus grand nombre assuroit qu'il leur restoit encore des ressources ; et c'est ainsi qu'ils mettoient à l'aise leur coupable insouciance en détruisant la pitié chez les autres. Ce spectacle m'indignoit ; j'allois, non défendre ces infortunés, mais demander qu'au moins on les oubliât, lorsque Marie, qui ne m'avoit point parlé jusqu'alors, m'a dit tout bas : « Les gens heureux sont bien difficiles en » malheur » ! — Sa douce voix, ces mots dits pour moi seul, cette union dans nos pensées, dans nos sentimens, tout sembloit la justifier à mes yeux. — « Marie, lui » ai-je répondu aussi tout bas, j'ignore si » je ne suis pas bien coupable envers vous, » ou s'il me faut renoncer au bonheur ; » mais avant que ce jour finisse, ces infor-

» tunés seront secourus, consolés; c'est en » vous nommant que je les tirerai de l'a- » bîme; et au moins pour cette fois nos » noms seront bénis ensemble ».

Avec quelle anxiété son regard m'interrogeoit! Je me suis éloigné. — Marie, ce n'est pas ici, ce n'est pas en un instant, d'un seul mot, que vous pouvez me rendre le calme. Il faut que devant moi vous recherchiez toutes vos pensées; que, pour ainsi dire, vous me fassiez retourner avec vous sur votre vie entière. Ah! puissiez-vous être telle que vous m'aviez parue, celle qui sur la terre me donnoit une idée du ciel!

15 août.

J'AI passé vainement l'après-dîner chez lord Seymour, elle n'a point paru. Vers huit heures on a apporté une petite lettre à sa mère; elle l'a lue, et l'a donnée à son mari. Après l'avoir parcourue, il a haussé les épaules avec un rire dédaigneux, l'a rendue à sa femme, et s'est mis à jouer avec ses chiens, ressource ordinaire de sa gaîté ou de son humeur. Dans les caresses qu'il leur faisoit, j'ai été frappé de l'entendre dire à l'un d'eux, plus bruyant, plus méchant que tous les autres: « Je t'aime, toi, parce que tu n'es pas sen- » sible ». — Avec quelle affectation il a appuyé sur ce mot *sensible!* J'ai cru voir

dans ses yeux, et à l'embarras de lady Seymour, qu'il vouloit blâmer sa trop facile bonté. — Où est Marie, me suis-je dit en frémissant? — A l'instant, je suis sorti du salon, et j'ai gagné à grands pas le côté du parc où miss Eudoxie m'avoit conduit. La petite porte étoit ouverte; j'ai pris le sentier qui mène à la maison de Philippe. Les fenêtres étoient fermées; aucun bruit ne se faisoit entendre. Quel trouble dans mon ame! Quel repos autour de moi! Il augmentoit mes maux; il sembloit repousser dans mon cœur toute l'agitation que j'éprouvois; j'écoutois, je ne respirois pas: tout étoit calme.

Assurément rien ne m'indiquoit que Marie fût près de moi, et cependant un instinct secret m'empêchoit de m'éloigner. Assis près d'un grand chêne qui est en

face de la maison, les plus cruelles pensées me déchiroient. « Ici peut-être, me disois-je, Philippe lui a déclaré son amour. » Peut-être ici a-t-elle donné des larmes » à son absence ». — Et je m'écriois de ce cri de l'ame, que j'entends encore : « Marie, jamais il ne vous aimera comme je » vous aimois »! — Quel retour sur moi-même ! comme je sentois bien dans cet instant tout ce que j'aurois fait pour lui plaire, pour la rendre heureuse! Il me sembloit que je devois la rappeler, l'avertir de ne pas perdre un amour si extrême. Et comme à chaque douleur, à chaque souvenir, à chaque inquiétude, je me répétois toujours : « Il ne l'aimera jamais » comme je l'aimois »!

Je me suis rapproché de la maison sans savoir ce que je faisois, ce que je voulois.

Un chien s'est mis à aboyer dans l'intérieur ; aussi-tôt la porte s'ouvre, et Marie s'avance avec empressement, en disant : « Venez donc, il est bien mal ». — J'ai saisi sa main, et me suis écrié d'une voix, d'un accent qui m'a effrayé moi-même : — « Vous ici, Marie ? vous ! à cette heure » ! — « Ah ! mon Dieu, a-t-elle dit d'une » voix foible et tremblante, ce malheur » me manquoit » ! — Elle n'avoit pas la force de se soutenir ; je l'ai prise dans mes bras, l'ai posée sur les marches du perron. Marie, presqu'insensible, n'étoit pourtant pas sans connoissance ; elle me regardoit, et ne prononçoit pas un mot. J'ai eu le temps de reprendre un peu d'empire sur moi-même : — « Disposez de moi, lui ai-je dit ; » puis-je être utile à Philippe » ? — « Phi- » lippe ! qui vous a parlé de lui » ? — « Est-il

» malade, blessé »? — « Son père se meurt, » j'attendois un médecin ». — Aussi-tôt elle a été suffoquée par des sanglots : ses larmes me faisoient un mal horrible ; toutes retomboient sur mon cœur. Combien il faut qu'elle aime Philippe, pour s'affliger aussi vivement du danger de son père ! — « Venez, laissez-moi vous ramener chez » votre mère ». — « Non, non, s'est-elle » écriée ; que son dernier regard me cher- » che sans me trouver, qu'il me maudisse à » sa dernière heure ! je ne puis y consentir ». — « Et moi donc, Marie ! voulez-vous que » je maudisse l'heure où je vous ai ren- » contrée » ? — Elle a appuyé ses deux mains sur mon bras ; *Charles*, m'a-t-elle dit : jamais elle ne m'avoit appelé Charles. Ce nom a retenti dans mon cœur. Qui peut donc lui inspirer toujours le mot, le regard qui me domine, qui me soumet à sa vo-

lonté ? — « Charles, je ne puis vous par-» ler à présent, mais demain matin trou-» vez-vous près de la cabane; si ma mère » le permet, j'irai vous y joindre, j'irai de » bonne heure ». — « Allez-vous donc me » quitter »? — « Il le faut ». — Et elle s'est éloignée sans attendre ma réponse, sans écouter mes plaintes; je l'ai rappelée, elle m'a entendu, car elle s'est retournée, mais n'est point revenue ! — Marie, il viendra le jour où je cesserai de vous aimer ; le jour où je me dirai pour toute consolation, « je n'aime plus »! où j'opposerai à tous les maux, « je n'aime plus »! Alors je ne sentirai rien; mes forces suffiront à tout supporter, je n'aimerai plus !

16 août.

J'AI été attendre Marie près de la cabane. Ce n'étoit pas l'amour qui me conduisoit; c'étoit cette curiosité, cette soif d'apprendre quelle excuse, quel motif sa perfide coquetterie pourroit alléguer. Je me croyois si dégagé de l'amour, qu'en attendant Marie, je cherchois avec un secret plaisir comment elle pourroit se justifier. Avec quelle amère ironie je passois en revue tous les vains prétextes des femmes, leur feinte innocence, leurs prétendus égards, leur craintive foiblesse, leur silence timide! J'épuisois toutes leurs inutiles excuses, pour la condamner plus sû-

rement; oui, je la condamnois; et si tout-à-coup je l'eusse entendue s'avouer coupable, j'aurois laissé échapper, malgré moi, un cri de douleur et de surprise.

Elle a paru: je vois encore ses pas chancelans, sa figure décolorée, ce regard triste et doux; en la voyant, le reproche s'est arrêté sur mes lèvres. Dieu me préserve de faire répandre encore une larme à des yeux qui ont déjà tant pleuré! — « On » vous a donc parlé de Philippe, m'a-t-elle » dit »? — J'allois lui nommer sa sœur, lorsqu'elle a ajouté: — « Je ne veux point » savoir à qui je dois les chagrins que j'é- » prouve: il me seroit trop difficile de par- » donner ». — Elle a détourné la tête, et s'est arrêtée au moment où nous allions entrer dans la cabane: « Restons ici, m'a-t- » elle dit »; et levant les yeux avec con-

fiance : « Rien entre le ciel et moi, il n'y a » que lui de juste ». Elle s'est assise sur le gazon, a détourné encore la tête pour me cacher ses larmes ; elles m'ont fait oublier ma colère, l'avenir, mon amour et moi-même. Je ne songeois qu'aux peines qu'elle avoit pu avoir, et je souffrois ! J'attendois ses premiers mots pour souffrir plus encore, et cependant je les attendois avec impatience ! Enfin, elle m'a dit : « Vous » avez été bien sévère ! me juger sans m'en- » tendre ; me fuir sans faire un reproche ! » Si j'avois eu tort, et tort envers vous, » dites-moi, de quel malheur plus grand » aurois-je eu besoin d'être consolée » ? Elle n'avoit encore rien dit pour se justifier, et déjà mon cœur ne la croyoit plus coupable. Son regard étoit si pur, sa confiance en elle, en moi, si tranquille, si parfaitement la même ! Je la regardois, et me di-

sois, quand je la connoîtrai mieux, je l'aimerai davantage. — « Marie, pardonnez-» moi, et ne pensons plus au passé; l'avenir » est à nous. Permettez-moi de demander » votre main à lord Seymour, si vous pou-» vez oublier... ». Je me suis arrêté involontairement; le nom de Philippe ne pouvoit sortir de mes lèvres, elle l'a prononcé: « Sans doute oublier Philippe », a-t-elle repris avec un sourire amer; et ses yeux se sont élevés encore vers le ciel, comme pour se plaindre de mon injustice. — « J'ignore ce qu'on a pu vous dire, et » je ne veux pas en être instruite. Il vaut » mieux pour nous deux que je vous ra-» conte tout ce que je sais de moi-même. » Depuis hier je n'ai cessé de rechercher » avec soin mes plus légères impressions. » Ces démarches si indifférentes, ces in-» térêts si foibles, qu'à peine sentis en

» les éprouvant, ils n'ont repris de valeur » que par le souvenir et les suites qu'ils » ont eus ; rien ne m'est échappé. Je lui » dirai tout, me disois-je ; heureuse si je » puis rencontrer le mot qui réponde à sa » pensée, le sentiment qui détruise son » inquiétude »!

» Je ne vous parlerai point des peines » que j'ai éprouvées depuis mon enfance. » Vous croyez les deviner ; et cependant il » est mille petites circonstances inapper- » çues, ignorées, qui me les rendoient » plus sensibles. Ma mère en étoit trop » vivement affectée ; et, loin de pouvoir » lui ouvrir mon ame, j'étois sans cesse » occupée à lui cacher mes impressions.

« Le jour de la naissance de mes sœurs, » celui de leur fête, étoient célébrés d'une

» manière brillante. Toujours oubliée par » mon père, aucun jour n'étoit pour moi » l'anniversaire d'un bonheur, aucun jour » n'étoit ni regretté ni attendu ».

» Il y a deux ans, ma tante donna une » grande fête pour la naissance d'Eudoxie; » tous nos voisins ayant été invités, Phi- » lippe et son père y furent admis. Le jeune » homme étoit timide, et n'osoit se livrer » à la société ; j'étois triste, et je la fuyois ; » il n'étoit pas noble; j'étois sans fortune. » Tous deux isolés, oubliés, nous remar- » quâmes en même temps que nous restions » seuls au milieu de la foule. Ce n'est pas » nous qui nous sommes cherchés, c'est la » joie, ce sont les heureux qui nous ont » repoussés hors de leur cercle, qui nous » ont laissés l'un à l'autre. Depuis cet ins- » tant, je m'apperçus facilement que toutes

» mes actions intéressoient Philippe, et je » vous l'avouerai, aucune des siennes ne » m'étoit indifférente. Souvent j'ai trouvé » près de cette cabane des fleurs que j'ai- » mois; sur une table, des livres qu'il de- » siroit que je lusse; enfin mille petits sou- » venirs qui me paroissoient consacrés par » un malheur commun, et où je ne voyois » que l'amitié d'un frère.

» Vers ce même temps ma mère tomba » gravement malade. Je passois les jours et » les nuits près d'elle; il me sembloit qu'en » la perdant je ne tiendrois plus à rien dans » la vie. Comme à la plus légère espérance » je demandois à Dieu de me la conserver! » et dès qu'elle étoit plus mal, je le priois » de m'accorder de mourir ». — « Ah! » m'a-t-elle dit avec un air de reproche, » je n'aimois pas Philippe, car jamais ma

» pensée ne me reportoit vers lui pendant
» ces jours de danger. Son souvenir m'of-
» froit des consolations; jamais il ne m'a
» promis de bonheur ».

» Un matin que ma mère avoit reposé,
» je vins me promener près de cette ca-
» bane. J'y trouvai Philippe : il s'occupa
» d'elle autant que moi-même. Avec quel
» intérêt il s'arrêtoit sur ces heures de dou-
» leurs et de crainte! Je ne sais comment
» il me vint de lui parler de l'inquiétude
» que, dans son délire, elle avoit témoi-
» gné sur mon sort. Je peignois à Phi-
» lippe ses cris, ses angoisses; je croyois
» les entendre encore : je pleurois »! —
« Charles, vous n'avez jamais été mal-
» heureux; sans cela vous sauriez comme
» on croit ami celui devant qui l'on a
» pleuré » !

» Philippe dit en me quittant que tous » les matins il viendroit à cette même » place savoir des nouvelles de ma mère. » Je lui en sus gré : je promis de venir » exactement lui dire comment elle se » trouveroit; je m'en faisois un devoir. En » effet, chaque jour j'accourois ; souvent » je ne disois qu'un mot à Philippe; quel- » quefois égayée par un sourire de ma » mère, par quelques heures de sommeil » dont elle avoit joui, je restois plus long- » temps : mais je ne me rappelle pas un » seul moment où j'aie cessé de penser » uniquement à elle. Bientôt elle se trouva » mieux : alors je ne la quittois presque » plus. Philippe me voyoit à peine : il en » fut mécontent, témoigna même de l'hu- » meur; je le trouvois exigeant, mais en » le plaignant d'être susceptible. Que vous » dirai-je ? ses défauts ne m'importoient

» pas; jamais je n'ai craint d'en dépendre » un jour ».

En disant ces mots elle s'arrêta, et me regarda comme si elle avoit vu tout ce qu'elle pouvoit redouter des miens.

« Ma mère n'étoit pas assez forte pour » sortir; et chaque jour elle exigeoit que » je me promenasse une heure dans le » parc. Philippe me pria d'aller voir sa » mère dans une de ces promenades. En » entrant chez elle, je fus frappé de l'ordre » et de la propreté qui régnoient dans sa » maison. Il y a chez mon père plusieurs » dessins que j'ai faits. Philippe ne m'avoit » point paru les remarquer; jugez de ma » surprise en les voyant tous imités par » lui, et placés chez sa mère comme ils » l'étoient chez la mienne. Un embarras

» que je ne saurois exprimer m'empêchoit
» de lever les yeux : je sentois dans cette
» attention quelque chose de trop tendre,
» mon cœur ne pouvoit y répondre ».

» Sa mère, cette mère que je n'avois
» jamais vue, sans me dire que son fils lui
» eût parlé de moi, me prouva qu'il l'en
» occupoit sans cesse par la connoissance
» qu'elle avoit de tout ce qui m'intéressoit.
» Mes goûts, mes expressions les plus fami-
» lières, jusqu'à ces petites habitudes dont
» ma mère me faisoit des reproches, elle
» savoit tout. C'étoit un visage nouveau,
» avec une ame qui sembloit avoir suivi la
» mienne depuis mon enfance.

» Après le déjeûner, elle me fit entrer
» dans la bibliothèque de Philippe. Il y a
» dans celle de mon père son portrait,

» celui de ma mère, placés l'un près de » l'autre. Quel fut mon étonnement de » trouver dans celle de Philippe son por- » trait de la même grandeur que celui de » mon père, le même cadre, et en face un » cadre pareil renfermant un tableau dont » il m'étoit impossible de ne pas voir que » j'étois l'objet? Il représente l'intérieur » d'une chambre : une guitarre : j'en joue » assez bien; des livres sur une table : je » reconnus ceux qu'il m'avoit donnés; » une corbeille des fleurs que j'aime; et » déroulé négligemment près de ces fleurs, » un ruban semblable à ceux que je por- » tois le jour où j'ai vu Philippe pour la » première fois : enfin, tout ce qui avoit » rapport à moi, excepté moi.

» Je vous l'ai déjà dit, je vis bien que » j'étois l'objet de ce tableau : cependant

» je crus qu'il ne m'étoit pas permis de » m'y reconnoître. Peut-être ai-je eu tort; » mais il me sembloit que Philippe auroit » eu le droit de me dire : Une guitarre, » des livres, des fleurs, un ruban, qu'est- » ce que tout cela a de particulier à vous »? » — Et vous-même aujourd'hui, si j'eusse » hasardé un reproche, ne penseriez-vous » pas que j'aurois donné à Philippe le » droit de croire que mon cœur, ou mon » orgueil l'avoit deviné » ?

Marie me regardoit, cherchoit à lire dans ma pensée; je ne pouvois lui exprimer aucun de mes sentimens..... Cette exactitude dans les moindres détails qui concernoient Philippe, me révoltoit, m'indignoit.... Et pas un mot, pas un soupir ne m'échappoit. — « Je craignois » bien de ne pas être approuvée par vous,

» m'a-t-elle dit, mais j'espérois, je me » flattois que vous m'excuseriez. — Elle s'est arrêtée encore, a attendu ma réponse.... Vaine attente...! Qu'aurois-je pu lui dire? Immobile, fixe, l'écoutant, croyant qu'il ne me falloit qu'un aveu de plus pour cesser d'aimer! — « Ah! s'est- » elle écriée, au moins blâmez-moi, que je » puisse me défendre ». — Des larmes s'échappoient de ses yeux.... « Quel silence! » Marie, pauvre Marie, se disoit-elle! il » est bien vengé »! — « Qui, vengé »? — « Philippe! il m'aimoit lui! il n'auroit » pas vu mes larmes sans me croire ». — « Vous croire! eh! c'est en vous croyant » que je sens combien tout nous sépare ». — « Nous sépare »! Elle est retombée assise près de moi, a encore levé les yeux au ciel, mais avec une résignation qui m'a rendu tout mon amour; il sembloit qu'elle disoit

à Dieu : « Il a dit que je serois malheureu-
» se, et je serai malheureuse ». — « Ma-
» rie, pauvre Marie, ai-je dit à mon tour,
» parlez ; au moins serai-je toujours votre
» ami » ? — Ce mot d'ami, qui paroissoit à mon amour une si grande menace, ce mot lui a porté de la consolation. Il faut donc que j'aie été bien cruel! Marie, il est encore dans mon ame une place où vous êtes toute entière!

« A demain, m'a-t-elle dit. Voici l'heure
» où ma mère s'éveille : ma longue absence
» l'étonneroit ; je n'aurois pas la force de
» supporter un reproche d'elle, une peine
» de plus ».

22 août.

J'ÉTOIS venu cinq jours de suite sans trouver Marie. Ce matin elle m'attendoit près de la cabane, et mon cœur ne l'avoit pas deviné. Je suis venu lentement ; il me semble même que je me traînois avec peine. Oserai-je avouer ma folie? j'ai été effrayé en la voyant. Oui, dans les jours de bonheur et d'espoir, j'ai toujours pressenti la présence de Marie ; je me sentois heureux sans m'en rendre raison. Aujourd'hui pour la première fois, j'étois arrivé sans émotion, sans avoir hâté ma marche un instant. Aussi en la voyant ai-je été près de lui demander : « Marie, à » quelle distance êtes-vous de moi? Qui

» nous a éloignés, séparés »? — Seroit-il donc possible qu'un jour nous fussions l'un près de l'autre comme ces gens qui se regardent, et ignorent s'ils se voient ou s'ils sont absens? Marie a ajouté au froid qui me glaçoit : « Asseyez-vous, m'a-t-elle » dit, je n'ai qu'un moment ». — Elle n'a qu'un moment ! Pourquoi être venue ? pourquoi néglige-t-elle de me parler de ces jours d'attente où l'inquiétude m'a dévoré ? — « Je veux achever de vous faire » lire dans mon ame ». — Que me fait le passé? C'est cet instant qui me trouble. Elle parloit, je ne l'écoutois pas ; je cherchois à me rendre raison de l'indifférence que j'avois éprouvée. Cependant peu à peu sa voix arrivoit à mon cœur; je la reconnoissois ; elle réveilloit mes souvenirs et mon amour. C'est lui qui m'a fait sentir qu'étant venu cinq jours de suite sans la

trouver, il étoit simple qu'aujourd'hui j'en eusse perdu l'espoir; que je fusse venu lentement, craignant de revenir plus triste encore. Combien j'étois heureux d'avoir trouvé un motif si raisonnable au sentiment qui m'inquiétoit malgré moi! Aussi, me suis-je écrié avec un mouvement de joie dont je n'ai pas été maître : — « Ma» rie, je vous aime toujours ». — Elle n'en doutoit pas, et je l'ai vu à l'étonnement que lui a inspiré cet aveu. — « Quel nou» vel orage a passé par votre cœur, m'a» t-elle demandé en souriant » ? Je n'ai pas voulu lui avouer mes inquiétudes et mon amour insensé. — « Parlons de Philippe, » lui ai-je dit, puisse-t-il nous occuper pour » la dernière fois » !

— » Je ne saurois vous dire comment » je quittai la mère de Philippe ; des

» phrases sans suite, des complimens sans
» intérêt.... Je me rappelle seulement qu'il
» voulut m'accompagner ; je m'y oppo-
» sai, revins seule, et m'assis à cette même
» place où nous sommes. Là je réfléchis
» tristement sur le passé ; je ne pouvois
» m'absoudre, puisque moi seule pouvois
» me juger. C'est alors que je regrettai
» de n'avoir pas soumis à ma mère toutes
» mes démarches : peut-être m'eût-elle
» avertie de craindre l'amour où je n'avois
» vu que de l'amitié ; et dans cet instant
» où je me condamnois avec rigueur, peut-
» être aussi m'eût-elle excusée ».

» Cette première faute fut suivie d'une
» seconde ; je n'osai lui parler des senti-
» mens que je croyois avoir inspirés à Phi-
» lippe. Comment lui avouer que j'avois

» pu lui cacher quelque chose? Ma mère » n'auroit pas su comme moi, qu'imper- » ceptiblement, et pour ainsi dire à mon » insu, chaque jour avoit augmenté mes » torts et la confiance de ce jeune homme. » Ce n'étoit pas le faux orgueil d'avouer » une erreur qui m'arrêtoit; c'étoit la » crainte d'affliger ma mère dans l'objet » de sa plus tendre affection.

» Je passai une journée affreuse. Le len- » demain, le jour suivant, je me cachai » à tous les yeux pour éviter ceux de Phi- » lippe. Il fallut bien reparoître chez mon » père; et je l'y trouvai. Réservée, silen- » cieuse, Philippe me parloit-il? je lui ré- » pondois à peine; s'approchoit-il de moi? » je m'éloignois; enfin, pour le guérir de » son amour, je crus qu'il falloit lui paroî- » tre au moins indifférente. Il me regarda

» avec surprise, puis il affecta de m'éviter. » Cette manière nouvelle, en me tranquillisant sur une affection trop tendre, » me laissoit à regretter son amitié. Ce fut » alors qu'il commença à s'occuper de ma » sœur Eudoxie.

» Philippe a beaucoup d'esprit, elle est » très-instruite : mille objets indifférens les » intéressoient; ils pouvoient causer long- » temps avant d'appercevoir qu'ils cher- » choient à se plaire, qu'ils s'occupoient » l'un de l'autre. Aussi, ma sœur, qui pour » l'ordinaire consacroit ses matinées à l'é- » tude, ma sœur sortoit sans cesse; c'é- » toient des promenades interminables » avec Philippe. Plus elle se lioit avec » lui, plus ma situation devenoit pénible. » Si, en rentrant, le hasard me faisoit » trouver sur son passage, elle détournoit

» ses regards, comme si elle eût craint d'ap-
» percevoir un objet désagréable. Philippe
» venoit-il chez mon père? elle lui parloit
» toujours. C'étoient de petits mots tout
» bas, suivis de rires éclatans; de petits
» vers qui sembloient faire allusion à quel-
» que secret dont j'étois l'objet : c'étoient
» sur-tout des phrases générales contre la
» coquetterie. Tous les crimes n'étoient
» rien en comparaison de la coquetterie;
» et avec quels yeux elle me regardoit!
» Dieu sait cependant si j'avois été co-
» quette! Mais il est des gens à qui l'on
» ne persuadera jamais que l'on puisse
» être aimé malgré soi. L'intimité de ma
» sœur avec Philippe étoit si contraire à
» nos usages, que ma mère en parut mé-
» contente; mais il ne lui étoit pas per-
» mis de se mêler de son éducation, et

» ma tante approuvoit toutes les démar-
» ches de ma sœur.

» Un jour, toute la famille réunie se
» promenoit; le temps étoit superbe : il
» faisoit un de ces beaux jours où l'air est
» si pur, la nature si belle, qu'on croit la
» voir pour la première fois. La gaîté de
» Sara nous animoit tous; autorisée par la
» liberté de la campagne, par la présence
» de nos parens, elle eut la fantaisie de
» vaincre à la course une de nos cousines,
» aussi jeune, et presqu'aussi vive qu'elle.
» Elles revinrent fatiguées, respirant à
» peine. Je l'avoue, cette extrême fatigue
» prise sans motif, me parut ridicule; et
» lorsque Sara me demanda si je voulois
» essayer de courir, je m'y refusai. Mais
» pour adoucir ce refus qui la blâmoit
» indirectement, je lui répondis en riant :

« L'on ne devroit courir que pour aller » au-devant de ce qu'on aime ». — « Pour » le fuir, reprit ma sœur Eudoxie, en me » lançant un regard d'indignation ». — » Elle emmena Philippe ; en se laissant » entraîner, il se retourna plusieurs fois » pour me voir.

« Pardon, me dit-elle, si malgré moi » je vous fais revenir sur des circonstances » aussi frivoles ; mais je n'ai pas un sou- » venir grave, pas une action importante » à vous confier ».

« Le soir, Philippe, en passant devant » moi, dit sans me parler, et cependant » assez bas pour que moi seule pût l'en- » tendre : — « Celle qui a dit : l'on ne de- » vroit se hâter que pour aller au-devant » de ce qu'on aime, croit donc à l'amour?

» je ne l'espérois pas ». — « Vous pensez » bien que je ne répondis point. Philippe » se promenant toujours dans le salon, » passa et repassa plusieurs fois devant » moi; lorsqu'il s'en approchoit, il ralen- » tissoit son pas, et ensuite s'éloignoit avec » impatience. Je sentois qu'il me regardoit, » aussi n'osois-je lever les yeux; après quel- » ques minutes il se retrouva près de moi, » et dit : — « Miss Eudoxie a raison, c'est » pour fuir qu'il faut réserver toute sa vo- » lonté ». — « Alors je le regardai, car j'é- » prouvois une espèce de plaisir à recevoir » cette promesse d'indifférence. Quel cour- » roux sur son visage! il me fit mal. Je bais- » sai les yeux aussi-tôt, et je soupirai en » regrettant le bon Philippe. Je ne le re- » connoissois plus; Philippe, dont l'ami- » tié m'avoit paru si douce, l'intérêt si » tendre! ah! je l'aurois volontiers prié de

» m'aimer moins. Si j'avois pu l'obtenir, » ajouta-t-elle, que j'aurois eu de plaisir » à lui parler de vous » !

J'aime Marie comme un insensé ! presqu'au même instant mon cœur l'appelle, l'abandonne, la repousse, mais la chérit toujours. Que faisois-je là, moi? Pourquoi me dire que c'est à lui qu'elle auroit eu plaisir à parler de moi? Par quelle magie enchanteresse lui arrive-t-il toujours un mot, un regard qui vient lui rendre toutes les affections de mon ame?

« Je commençois à oublier Philippe, » lorsqu'un matin, venant comme de cou- » tume près de cette cabane, je fus très- » surprise de l'y rencontrer. J'allois re- » tourner sur mes pas; il me demanda s'il » m'étoit possible de le haïr dans cette re- » traite, où il étoit venu si souvent penser

» à moi ? — « Ici, me dit-il, j'ai éprouvé » toutes les passions qui peuvent agiter une » ame »! — « Vous connoissez mon carac- » tère foible, timide, et combien je crains » d'affliger. Je n'osois donc ni répondre à » Philippe ni m'éloigner ; sa figure pa- » roissoit aussi près de la haine que de » l'amour. Je sentois qu'un mot de moi » alloit lui rendre toute sa foiblesse ou » toute son injustice. C'est alors que j'ap- » perçus le danger de cette affection à la- » quelle j'avois abandonné mon ame sans » inquiétude. J'en restai effrayée ; aussi » actuellement je pourrois peut-être en- » tendre les menaces de la haine sans » crainte, mais une promesse d'amitié me » feroit trembler ».

« Avez-vous cru, me dit-il, que je » pusse cesser de vous aimer » ? — « Au

» moins me sera-t-il permis de vous rap-
» peler que vous n'auriez pas dû me le
» dire » ? — « Ecoutez-moi, reprit-il, au
» nom de ce tout ce qu'il y a de sacré au
» monde, écoutez-moi : je vous ai aimée
» depuis le premier instant où je vous ai
» vue. J'ai cru un moment que vous parta-
» geriez mon affection : bientôt j'ai cessé de
» m'en flatter. Mais dernièrement, je me
» suis dit que peut-être les plus tendres
» soins vous inspireroient cette amitié
» douce, tranquille, qui vous rendra sen-
» sible à ma joie, indulgente pour mes
» peines, sans même savoir, a-t-il ajouté
» tristement, ce que mon cœur appelle
» joie ou douleur ».

Ici Marie m'a fait remarquer que Philippe avoit toujours bien senti qu'elle ne l'aimoit pas. Bonne Marie ! comme elle

souhaite me persuader ! et comme elle réussit !

« Dès que je voulois lui parler, Philippe » me supplioit de ne pas lui répondre, » me répétoit qu'il savoit trop que je » ne l'aimois pas. Avec cette assurance, » je croyois pouvoir l'écouter sans l'affli- » ger inutilement ; que lui aurois-je dit » de plus ! Il m'apprit que son père vou- » loit le faire partir pour les Indes, où un » oncle venoit de lui laisser une succession » considérable. — « Je reviendrai dans » six mois ; peut-être ce riche héritage » pourra-t-il déterminer lord Seymour à » m'accorder votre main ». — « Je n'avois » jamais pensé à épouser Philippe, et je » laissai échapper un cri de surprise. Il me » supplia encore de ne point lui répondre. » — Je n'ose même pas penser à un enga-

» gement, disoit-il, je n'implore que du si-
» lence...! Vous n'aimez rien ; combien il
» seroit cruel de m'ôter tout espoir » ! —
« Mais je croyois que ma sœur Eudoxie....
» — Ah! s'écria-t-il, je suis bien coupa-
» ble! N'ai-je pas eu la folle prétention de
» vous inquiéter! ne l'ai-je pas recherchée,
» suivie, pour qu'elle fît attention à moi!
» Au moins, me disois-je, Marie verra
» que je puis être aimé ». — « Et si elle
» vous aimoit? Avez-vous pu vous jouer
» de son affection, risquer le malheur de
» sa vie »? — « A peine ces mots m'étoient
» échappés, qu'Eudoxie parut : j'ignore
» si elle nous avoit entendus, mais toutes
» les horreurs de la jalousie étoient peintes
» sur sa figure : quelle agitation ! quelle
» pâleur ! « Votre mère vous demande,
» me dit-elle ». — « Hélas! ma mère étoit
» la sienne aussi; mais il sembloit que dans

» ce moment, elle eût voulu briser tous » les liens qui nous unissoient. — Je me » levai aussi-tôt pour m'éloigner. Phi- » lippe se rapprocha de moi : « Je prendrai » vos ordres avant de partir, me dit-il », » et il ajouta tout bas : « Puisse votre silence » autoriser mes vœux » ! — « Eudoxie s'a- » vança dès qu'elle le vit parler bas ; je ne » pus lui répondre.

» En rentrant, je sus que ma mère » ne m'avoit point fait appeler. Elle étoit » seule, et je lui racontai tout ce que je » viens de vous dire. A genoux près d'elle » je lui demandois de me réconcilier avec » moi-même, de m'apprendre comment » il me seroit possible de détruire cette » confiance de Philippe, que tout augmen- » toit, sans que mon cœur y consentît » jamais.

» Sûrement Eudoxie apprit à mon père
» ma rencontre avec Philippe, le prévint
» contre lui, contre moi; car le soir il me
» traita avec une sévérité que je ne lui
» avois jamais vue. Il me défendit de pa-
» roître dans le salon jusqu'après le départ
» de ce jeune homme; rejeta sur la trop
» grande bonté de ma mère toute l'impru-
» dence de ma conduite. Elle voulut se
» justifier, m'excuser : l'emportement de
» mon père devint extrême; une larme
» tomba des yeux de ma mère, et je ne
» connus plus d'autre devoir que de la
» consoler. Je promis à mon père d'éviter
» la présence de Philippe.

» Ce n'étoit pas pour lui que je desirois
» le revoir; c'étoit pour détruire cette fa-
» tale espérance qu'il vouloit conserver.
» Qu'alloit-il penser? quel droit mon si-

» lence alloit-il lui donner »? — « Ah ! me » dit-elle, que ne vous ai-je vu, que ne » me suis-je connue avant le départ de » Philippe » !

» Plusieurs jours se passèrent sans que » je susse ce qu'il étoit devenu ; enfin, un » matin on me remit une lettre de sa mère. — « Mon fils a pris congé de votre père, » de vos sœurs, m'écrivoit-elle, et il ne » vous a pas vue ! J'ajoute à tous mes re- » grets le souvenir de son désespoir ; il me » poursuit, il m'effraie ; cependant si vous » consentez à venir adoucir mes peines, je » ne vous parlerai que de moi ». — « Je » montrai cette lettre à ma mère ; elle per- » mit que j'allasse voir celle de Philippe. » J'y courus avec empressement : je dé- » truirai toutes ses espérances, me disois-je ;

» et il sembloit que chaque pas me rendoit
» ma liberté.

» Je la trouvai malade, foible : ce n'étoit
» pas le jour de l'affliger.... ceux qui sui-
» virent ajoutèrent à sa douleur. Le vent
» étoit-il contraire? Philippe seroit arrêté
» dans sa course, et elle soupiroit... le vent
» étoit-il favorable? Philippe s'éloignoit...
» Eh, qui sait comme une mère tout ce que
» l'éloignement ajoute à l'absence! Insen-
» siblement je m'attachai à cette femme si
» bonne, que tout le monde l'aime. Jugez
» si moi, à qui elle desiroit plaire, moi,
» dont elle cherchoit à être aimée, je
» pouvois échapper aux charmes de ce
» cœur qui semble attirer tous les autres.
» C'est par une suite de cette affection,
» que lors de la maladie de son mari
» j'allai la consoler, partager ses inquié-

» tudes, et que vous me trouvâtes chez » elle.

» Jamais elle ne me parloit de Philippe » relativement à moi, et jamais elle ne » consentit à lui apprendre mes véritables » sentimens ». — « Laissons faire le temps, » me dit-elle un jour; celui où l'on espère » est de bonne prise et bien enlevé au mal- » heur ». — « Mais je n'aime point Phi- » lippe ». — « Est-il possible de ne pas ai- » mer Philippe »! — « Au moins n'ai-je » pas d'amour ». — « Savez-vous ce que » c'est que l'amour »? — « Non ». — « Elle » mit ses doigts sur ses lèvres, et me dit en » souriant » : — « Ne parlons plus de Phi- » lippe, prenons garde de rien dire qui » puisse l'affliger : ici où il est né, où j'ai » passé toute sa vie, je crois toujours qu'il » m'entend ». — « Quel courage barbare

» auroit pu sans nécessité tourmenter une » pareille mère! Hélas! je devois bientôt, » sans y penser, sans le vouloir, détruire » toutes ses chimères de bonheur »..... « Quel chagrin elle éprouva lorsqu'elle » crut appercevoir que je vous aimois »! — « Comment, quelle preuve »? — « Un » jour je prononçai votre nom ». — Marie a baissé les yeux, et moi j'ai osé, pour la première fois, la presser contre mon cœur; je ne voulois plus rien entendre. La mère de Philippe a cru qu'elle m'aimoit, et je pourrois en douter! — « Marie, ne » dites plus un mot sur Philippe; c'est en » prononçant mon nom que l'on m'a cru » aimé! répétez-le ce nom ». — Elle a posé la main sur mon bras, et avec une douceur angélique, une sérénité que la joie de mon ame avoit fait passer dans la sienne : « Charles, m'a-t-elle dit, ne soyez

» plus injuste ; dites-vous que mon cœur
» reçoit toutes les peines que vous voulez
» lui faire ». —

1er septembre.

TOUR-A-TOUR ivre de bonheur, déchiré d'inquiétude, je n'existe plus que pour Marie. Que de fois elle a su me conduire à m'accuser moi-même, m'arracher un sourire au milieu de ma colère ! Que plus souvent d'un mot, d'un regard, elle a brisé mon ame ! Cependant depuis plusieurs jours aucun nuage n'avoit troublé ma vie. J'étois au comble de la félicité : il me falloit un grand empire sur moi-même pour ne pas m'écrier à toute heure, à tout le monde, Je suis heureux, je suis trop heureux ! Qu'elle est aimable, Marie ! Si elle ne prévoit jamais ce qui va me fâcher, au moins devine-t-elle toujours ce qui peut

m'adoucir. Eh bien ! il m'est arrivé de m'irriter contre la douceur, l'inaltérable douceur de son caractère.

Il y a plusieurs jours, les sœurs de Marie s'étoient, je crois, promis de la tourmenter. C'est elle qui fait le déjeûner; rien n'étoit à leur goût : il fallut refaire le thé trois fois; jamais elles n'en furent contentes. Marie, toujours douce, toujours égale, s'occupoit d'elles, comme si l'on pouvoit satisfaire une humeur sans motif. Sara lui demanda ce qu'elle comptoit faire dans la journée. Il falloit bien savoir si elle avoit l'intention de rester chez elle, pour l'engager à sortir : c'est ce qui arriva. Marie m'avoit promis la veille de passer la matinée dans le cabinet de sa mère ; nous devions lui lire un ouvrage nouveau. Que j'aime ces lectures où Marie travaille en

m'écoutant, où elle suspend son ouvrage lorsque l'intérêt augmente ! le même mot, la même situation nous frappe ensemble, nous touche également, et mes yeux ne se lèvent jamais sans rencontrer les siens.

Marie dit à Sara qu'elle avoit le projet de rester près de sa mère ; dès-lors Sara ne cessa de tourmenter Marie jusqu'à ce qu'elle en eût obtenu la promesse de l'accompagner à la promenade. Elle s'y refusa long-temps, mais finit par se soumettre à la fantaisie de sa sœur. — Marie m'oublioit ! me sacrifioit ! Dès que je la trouvai seule, je lui reprochai son peu de résolution, ce manque de caractère ; elle m'écouta en souriant : « Demain, me dit-elle, lorsque » j'oublierai votre colère, vos reproches, » vous serez bien heureux d'aimer une » personne sans caractère comme moi ».

— Je souris à mon tour, car près d'elle je ne puis rester mécontent; mais je m'en allai tourmenté, malheureux de cette disposition à se laisser dominer par tout ce qui l'environne.

Près de Marie, elle avoit su me persuader que la seule complaisance l'avoit portée à céder à sa sœur; loin d'elle je vis sa foiblesse, plus loin encore l'oubli du rendez-vous qu'elle m'avoit donné. — Avec cette ame de feu, ce caractère inquiet, comment ai-je pu m'abandonner à l'amour? Ne serai-je pas tyran ou victime? Je ferai à Marie le sacrifice de ma vie, ou j'exigerai le dévouement de la sienne.

Marie, ne laissez à mon ame aucun repos. L'instant où vous me feriez l'aveu des plus tendres sentimens, seroit celui même

où je voudrois les mettre à l'épreuve. N'ai-je pas quelquefois rendu mon humeur inégale, farouche, pour voir si votre affection surpassoit mes torts ? J'ai feint l'indifférence, en regardant si votre figure pâlissoit, si des larmes remplissoient vos yeux ; mais, qu'elles ne tombent pas ces larmes, tout mon courage seroit détruit.— Marie, mon amie, ma femme, avec quelle tendresse je te presserai contre mon cœur, je te dirai que je t'aime ! et avec quelle curieuse inquiétude je regarderai si la joie et le bonheur ont reparu sur ton visage ! Hier, lorsque j'entrai dans le salon de ton père, n'osant te lever, m'adresser un doux bonjour, tu me saluas de tes regards, de ton sourire : j'étois heureux ! eh bien ! je ne sais quel démon m'a porté à feindre une inattention loin, si loin de mon cœur. J'ai regardé ta mère, j'ai causé avec

tes sœurs, je me suis même détourné, mais c'étoit pour te voir dans une glace qui me rendoit toutes tes impressions. Je t'ai vue inquiète, agitée, prête à faire une imprudence pour te rapprocher de moi; alors honteux de ma folie, je n'ai cependant pas osé te l'avouer. Comment consentir à diminuer ton estime, ta confiance? et, le dirai-je, comment me résoudre à perdre le pouvoir de bouleverser ton ame, d'un regard détruire ta joie, ramener un sourire au moment où des larmes alloient couler? Marie, puissé-je parvenir à te peindre, à t'exprimer l'exaltation de mon amour! mais tu n'en connoîtras jamais l'injustice. Comme de coutume, loin d'appercevoir mes torts, c'est dans ta propre conduite que tu chercheras des raisons à ma bizarrerie. — Crois-tu qu'ils me soient échappés, ces mots que tu m'as dits? nous

étions seuls, et tu me les disois bas. Que tu as bien fait de parler si bas! il semble qu'alors le cœur seul peut entendre. — « Qu'ai-je fait, m'as-tu dit »? — Tu te croyois coupable, puisque je paroissois mécontent. — Ma douce Marie, lorsque tu seras ma femme, que tu seras tout, oui, tout le bonheur de ma vie; que tu prendras ta moitié de mes peines, ne demande plus de raisons à ton ami. Quand tu me verras sombre, injuste, appuie-toi contre mon cœur; laisse ta douceur, ton silence me ramener vers toi; je te ferai justice de moi-même.

10 décembre.

Des semaines, des mois se sont écoulés depuis que je n'ai ouvert ce journal. Cependant il me sera facile de retrouver toutes mes impressions : ne me suis-je pas toujours occupé de Marie! Je la replacerai chez son père, près de moi; et tous mes sentimens reviendront saisir mon ame, comme ils m'agitoient alors. Marie, près de vous, le moment qui s'écoule est tout pour moi; il n'y a ni passé, ni avenir : loin de vous le présent n'est rien; je n'existe que par mon souvenir et mes espérances.

Un matin, après avoir obtenu de lady Seymour qu'elle demanderoit à son mari de m'accorder sa fille, je revenois trop heureux pour rien voir de ce qui m'environnoit. Tout-à-coup mon cheval, dont je ne m'occupois point, s'emporta sans qu'il me fût possible de l'arrêter. Je restai sans connoissance sur le grand chemin. Le premier instant dont je me souvienne, fut celui où je me trouvai dans mon lit, entouré de mon père, de médecins et de lady Seymour. Mes premiers mots furent pour mon père, et j'en rends grace au ciel ! — Bientôt je lui demandai par quelle faveur lady Seymour étoit près de moi. — *Calmez-vous*, me répondit-il; *vivez*, me dit-elle. Le médecin m'ordonna le silence, me menaça de faire éloigner tout ce qui m'environnoit, si je continuois à m'agiter. Je voulus parler à lady Seymour ; elle ne

m'en laissa pas le temps, et me dit: « Ma- » rie se porte bien, je vais lui donner de » vos nouvelles ».

A peine fut-elle sortie, que je commençai à sentir mes douleurs, mais sans oser me plaindre. Mon pauvre père, assis près de mon lit, me regardoit en silence; des larmes couloient lentement de ses yeux: je lui tendis la main, il la prit dans les siennes; je cherchai à le rassurer. — « Ah! » me dit-il, le même jour nous eût vus » mourir ». — Ingrat que je suis! combien de fois, dans le délire de ma passion, n'ai-je pas desiré la mort! avois-je pensé aux larmes d'un père!

Mon état s'améliorant, et mon père ne pouvant résister à mes questions, à mon inquiétude sur Marie, il m'apprit qu'on

m'avoit rapporté chez lui, avec une très-forte blessure à la tête. Les médecins avoient long-temps désespéré de ma vie, puis craint pour ma raison. « Un jour, » me dit-il, vous me reconnûtes, me demandâtes, me suppliâtes de vous accorder Marie ». — « Qu'après ma mort, » disiez-vous, celle que j'ai tant aimée » vous appelle son père »! — « Il fallut » céder à vos instances, vous quitter pour » aller obtenir Marie de lord Seymour. » Sa femme se joignit à moi; Marie même » sollicita à genoux cet hymen de deuil et » de larmes. Mon enfant, je lui répétai » vos paroles; comme vous, je disois : « S'il doit mourir, que celle qu'il a tant » aimée m'appelle son père »! — « Il eut » pitié de ma douleur, de mes larmes. » Prenant la main de Marie : « C'est votre » fille, me dit-il; disposez de son sort :

» allez avec elle, avec lady Seymour, je » vous suivrai bientôt ». — « Lorsque » nous arrivâmes, le plus affreux délire » vous agitoit : nous étions près de vous, » et vous demandiez que votre père vous » donnât Marie.... Je vous tenois dans » mes bras, et vous m'appeliez... Je vous » parlois, vous promettois Marie ; et c'é- » toit à Dieu que vous demandiez de tou- » cher mon cœur ». — « Quel état, s'écria » mon malheureux père » ! Mon enfant, » mon unique enfant, égaré, parloit sans » cesse de mort, de mariage, ignorant » s'il étoit malade, sentant qu'il alloit » mourir !

» Que d'angoisses et de craintes ! Marie » ne vous quitta point. O mon fils ! avec » quelle douceur, quelle patience elle » cherchoit à ramener votre raison, à

» fixer vos idées ! — Un jour (vous n'a-
» viez jamais été aussi mal), je la vois se
» mettre à genoux près de sa mère, près
» de moi ». — « Mon fils, me dit-il avec
» une solennité que je ne lui avois jamais
» vue, écoutez les paroles de Marie ; que
» toujours présentes, elles répandent sur
» votre vie ce charme inexprimable qui
» naît d'un souvenir céleste » : — « J'aime
» Charles, nous dit-elle, et je l'aime mille
» fois plus encore depuis que moi seule
» peux l'aimer ; mariez-moi avant que
» les médecins prononcent sur son état,
» avant que mon père le connoisse » —
« Quoi ! s'écria lady Seymour ! si jeune,
» attacher ce long avenir à un insensé » !
» — Que ce mot me fit de mal ! il brisa le
» cœur de Marie ; elle joignit ses mains
» suppliantes : « Ne prononcez plus ce mot
» horrible, lui dit-elle, il me tue ! Ma

» mère, vous me connoissez, croyez-
» vous que je puisse oublier Charles, l'a-
» bandonner lorsqu'il ne reconnoît que
» moi, n'écoute que moi ? vous m'avez
» permis de l'aimer; consacrez mon amour
» avant qu'un père sévère, qu'un public
» indifférent, jugent le sacrifice que je
» veux lui faire.... Ma mère, ma mère,
» ne me suffit-il pas à moi qu'il soit encore
» sensible aux soins qu'on lui rend » ? —
Où est Marie, m'écriai-je, où est-elle? —
Mon père hésita à me répondre. Enfin,
j'appris que les médecins lui avoient dé-
fendu de paroître dans ma chambre de-
puis que la connoissance m'étoit revenue.
J'obtins qu'elle viendroit me voir un ins-
tant, un seul instant; il fallut bien m'ac-
corder ce bonheur. Dieu! quel ravisse-
ment j'éprouvai en l'entendant venir, en
la voyant paroître! « Ange du ciel! est-il

» vrai que si ma raison fût restée égarée, » vous eussiez consenti à protéger mon bonheur et ma vie » ? — « Il doute encore, » dit-elle à mon père » ! — Ah ! je n'en doutois pas, mais j'aimois à le lui entendre redire. Elle me défendit de lui parler, de m'agiter. Avec quel tendre intérêt elle me regardoit ! quel enchantement j'éprouvois ! mon cœur s'élançoit vers elle ; c'étoit ma divinité, mon bonheur, ma raison, c'étoit l'ame de ma vie. Avec quel plaisir elle me rappeloit que, dans ces temps d'égarement, mon cœur l'entendoit, lors même que mes yeux ne la connoissoient plus !

Assuré de son consentement, j'osai demander que notre mariage se fît avant que ma convalescence fût établie : il y a quelque chose de si effrayant dans l'attente

d'un grand bonheur ! Tant que je n'appartenois pas à Marie, je craignois que la mort ne vînt me séparer d'elle ; je craignois même le retour de ma santé, de ma jeunesse, de ma fortune. Oui, je craignois que si notre bonheur eût été aussi parfait qu'il pouvoit l'être, ses sœurs ne s'opposassent de nouveau à notre union. Lady Seymour consentit à m'accorder Marie avant mon entier rétablissement. Lord Seymour, elle, mon père, furent seuls témoins du serment que je fis de n'exister que pour le bonheur de Marie.

Aimable et bonne Marie, tu as vaincu mes préventions, détruit ma susceptibilité, calmé ma jalouse inquiétude : je voulois te dominer, ta douceur m'a soumis.

FIN.

PQ
2429
S6C5

Sousa Botelho Mourão e
Vasconcellos, Adélaïde
Marie Émilie
Charles et Marie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY